



**HAL**  
open science

# **La steppe en images : la représentation de l'espace dans la cartographie mongole de la fin du XIX e au début du XX e siècle**

Isabelle Charleux

## ► **To cite this version:**

Isabelle Charleux. La steppe en images : la représentation de l'espace dans la cartographie mongole de la fin du XIX e au début du XX e siècle. La Mongolie dans son espace régional, Anna Caiozzo (dir.), Vincennes: Presses universitaires de Vincennes (collection Mondes d'ailleurs), 2020, 2020. <halshs-03031364>

**HAL Id: halshs-03031364**

**<https://shs.hal.science/halshs-03031364v1>**

Submitted on 30 Nov 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## La steppe en images : la représentation de l'espace dans la cartographie mongole de la fin du XIX<sup>e</sup> au début du XX<sup>e</sup> siècle

Isabelle CHARLEUX<sup>1</sup>

Author's version – Please see the published version in *La Mongolie dans son espace régional*, Anna Caiozzo (dir.), Vincennes: Presses universitaires de Vincennes (collection Mondes d'ailleurs), 2020

Les Mongols, comme les Tibétains, ne semblent pas avoir peint les paysages qu'ils habitaient avant l'influence picturale russe au début du XX<sup>e</sup> siècle, et les premiers paysages n'apparaissent qu'en arrière-plan d'activités humaines. Les paysages de montagnes enneigées, cours d'eau et prairies en arrière-plan des *thang-ka*<sup>2</sup> ou des manuscrits sont des conventions issues de la peinture tibétaine, elle-même influencée par la peinture indo-népalaise (dans la représentation des arbres notamment) puis par la peinture chinoise. Si la plupart des scènes sont supposées représenter la vie du bouddha et des saints dans l'Inde ancienne, des saints tibétains ou encore des paradis ou des bouddhas transcendants, même dans les peintures représentant la biographie d'un saint mongol on ne peut reconnaître le plateau et les montagnes mongols, la steppe ou la taïga<sup>3</sup>. La peinture de divinités territoriales<sup>4</sup> ne montre pas non plus la forme des montagnes et autres reliefs caractéristiques d'un territoire particulier. Que l'art ait été presque intégralement créé dans les monastères ne l'explique pas, car les thèmes profanes y sont bien présents, et même lorsqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle se développe la peinture de monastères et la peinture profane représentant, par exemple, la parade de princes Ordos lors d'une réunion de ligue<sup>5</sup>, le paysage, là encore, est fictif. Et pourtant sous les Qing (1644-1912), des peintres mongols étaient formés à la peinture chinoise<sup>6</sup> et les princes de Mongolie méridionale faisaient décorer leurs palais de

---

<sup>1</sup> Je remercie Günther Klüser de m'avoir communiqué le résultat de ses recherches et envoyé des captures d'écran de sa base de données sur les cartes de bannière.

<sup>2</sup> Peintures ou appliqués bouddhiques. Les *thang-ka* où le paysage est particulièrement riche sont notamment ceux représentant les *arhat* et autres saints méditant dans la nature sauvage, le Vieillard Blanc, et des scènes narratives.

<sup>3</sup> Un portrait du II<sup>e</sup> Jebcündamba qutuytu (1724-1757) montre des scènes de sa vie, notamment ses parents en tenue mongole devant une yourte ; on aperçoit en arrière-plan des montagnes et cours d'eau dans le style des *thang-ka* tibétains ; Musée des Beaux-Arts Zanabazar, cf. Zara FLEMING et Jadamba Lkhagvademchig SHASTRI (éd.), *Mongolian Buddhist Art : Masterpieces from the Museums of Mongolia*. Thangkas, Embroideries, and Appliqués. Vol. 1. Chicago (Ill.) : Serindia Publications/Ministry of Education, Culture and Science, and the Centre for Cultural Heritage, Mongolia, 2011, vol. 1, cat. 180, p. 428-429.

<sup>4</sup> Par exemple « Qangyai burqan », *thang-ka*, XIX<sup>e</sup> siècle, conservé au Musée d'Erdene zuu ; Fleming et Shastri (éd.), *Mongolian Buddhist Art, op. cit.*, vol. 2, cat. 419, p. 924-925.

<sup>5</sup> Peinture des Ordos datée des années 1860 conservée au musée de Scheut en Belgique; Haiying YANG, « Une toile représentant les traditions mongoles », *Courrier Verbiest* (Louvain, Belgique), juin 1995, p. 5-11 ; voir également une peinture du Sili-yin yool conservée dans le Musée de Mongolie-Intérieure à Hohhot (Kökeqota), intitulée « Vie dans la steppe ».

<sup>6</sup> Isabelle CHARLEUX, « The Making of Mongol Buddhist Art and Architecture: Artisans in Mongolia from the Sixteenth to the Twentieth Century », in Elvira EEVR DJALTCHINOVA-MALETS (éd.), *Meditation. The Art of Zanabazar and His School*, Varsovie : The Asia and Pacific Museum, 2010, p. 101, n. 71.

peintures chinoises de paysage. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, « Marzan » Sharav<sup>7</sup> (1869-1939) dans son très célèbre « Un jour en Mongolie » représente les activités pastorales, agricoles et religieuses mongoles dans un paysage encore une fois inventé. La peinture de paysage devient répandue au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, mais la nature y est très souvent habitée ; on y voit des yourtes, des troupeaux, des courses de chevaux, des mariages<sup>8</sup>...

Des travaux ethnographiques ont montré que le rapport à l'espace et la conception que les Mongols ont du paysage est différente de la nôtre. Pour Caroline Humphrey, l'idée occidentale du paysage (*landscape*) objectivé est étroitement liée à des pratiques de contemplation et de peinture, et n'a pas d'équivalent en mongol : ce n'est pas la contemplation du paysage qui importe mais la manière de l'habiter, d'interagir avec les divinités qui y résident. L'éleveur ne domine pas la nature (mong. *bayiyali*) pour la posséder et la transformer, il « habite dedans » (« in-habit »), s'en imprègne, s'adapte à son environnement<sup>9</sup>. Il ne la voit pas comme inerte et réifiée mais comme une réalité englobante dont il fait pleinement partie, qu'il partage avec des esprits, et dont son mode de vie et sa fortune dépendent. L'homme doit veiller à respecter les règles (notamment les nombreux interdits et les offrandes aux dieux territoriaux) qui en assurent l'équilibre, car nature, hommes et esprits sont reliés et connectés. Les pasteurs mongols ont encore aujourd'hui une remarquable connaissance de leur territoire de nomadisation (*nutuy*), en énumèrent les nombreux toponymes et localisent les lieux sacrés liés à des interdits (tels chasser et couper du bois), les lieux dangereux où rôdent des malemorts, ou encore les sources qui guérissent telle maladie. Cette absence d'objectification de la nature expliquerait l'absence de peinture de paysage que l'on constate lorsque l'on feuillette des catalogues d'art mongol.

Or il existe un type de peinture qui jusqu'à récemment n'était que peu publié : les cartes de bannière<sup>10</sup>, qui représentent, quant à elles, un territoire sans présence humaine ni animale<sup>11</sup>. Celles-ci ont été principalement réalisées à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>, à la demande de l'administration centrale sino-mandchoue<sup>12</sup>. La plupart des bannières mongoles y sont représentées<sup>13</sup>. La grande

---

<sup>7</sup> Le système d'Antoine Mostaert est adopté pour translittérer l'écriture ouïgouro-mongole mais les « č » et « j » sont remplacés par « c » et « j ». La transcription du mongol cyrillique est utilisée pour les noms de lieux et de personnes de République de Mongolie. Les termes tibétains sont translittérés selon le système Wylie. Une exception sera l'emploi du terme *oboo*, courant dans la littérature académique, pour *oboγa*.

<sup>8</sup> Voir les peintures du XX<sup>e</sup> siècle conservées à la galerie nationale d'Art moderne d'Ulaanbaatar, par exemple O. Tserendorj, « Ertnii nüüdel » (Nomadisation d'autrefois), 1968.

<sup>9</sup> Caroline HUMPHREY, « Chiefly and Shamanist Landscapes in Mongolia », in Eric HIRSCH et Michael O'HANLON (éd.), *The Anthropology of Landscape : Perspectives on Place and Space*, Oxford : Clarendon Press, 1995, p. 135 ; Tim INGOLD, *The Appropriation of Nature : Essays on Human Ecology and Social Relations*, Manchester : Manchester University Press, 1986.

<sup>10</sup> *Qosiyun-u nutuy-un jiruy* (carte/image du territoire d'une bannière), traduit en chinois par *yoututu* 游牧圖 (carte/image de pâturages). Les bannières sont des découpages géographiques opérés par le pouvoir mandchou, gouvernés par un prince régnant (*jasay*) inféodé aux Qing et qui reçoit un sceau officiel. À la fin des Qing on comptait en Mongolie-Intérieure 49 bannières regroupées en six « ligues » (*ciyulyan*), ce à quoi s'ajoutaient deux bannières Tümed, douze bannières et des pâturages impériaux des Caqar et les bannières Alašan et Toryuud. Les Baryu du Kōlön Buir étaient rattachés à la province chinoise du Heilongjiang. La Mongolie-Extérieure ou Mongolie qalqa était divisée en quatre *ayimay* (divisions administratives) subdivisés en 86 bannières plus huit territoires monastiques, ce à quoi s'ajoutaient les pâturages impériaux des Dariyangya, les territoires des Tannu Uriyangqai et la « frontière de Qobdo », enfin, les bannières Toryuud et Uriyangqai du Xinjiang.

<sup>11</sup> On pourrait aussi mentionner que les Mongols ont dessiné des cartes du ciel, telle celle gravée sur pierre à Hohhot, derrière la pagode Tabun suburya/Wuta 五塔.

<sup>12</sup> Comme les États-nation européens à partir des XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles, l'empire Qing centralisé met en œuvre à la même époque une cartographie de son espace, en particulier de ses régions nouvellement conquises ; Laura HOSTETLER, *Qing Colonial Enterprise. Ethnography and Cartography in Early Modern China*, Chicago et

majorité d'entre elles représente une seule bannière mongole, mais quelques-unes représentent un groupe de bannières ou un *ayimay*, une série de stations de la République populaire de Mongolie, on n'a pas de carte complète de la Mongolie septentrionale<sup>14</sup>. Le découpage des terres mongoles en bannières dépendant directement du Lifanyuan 理藩院<sup>15</sup> avait notamment pour objectif d'éviter toute alliance des princes entre eux et une éventuelle unification des Mongols.

C'est dans les années 1990 que j'ai commencé à m'intéresser à ces cartes, lors de la constitution d'une base de données d'environ 1 600 monastères de Mongolie-Intérieure, en partie basée sur le remarquable travail de Walther Heissig et Magadbürin Haltod sur les cartes conservées à Berlin<sup>16</sup>. Dans les années 2000 et 2010, les 182 cartes conservées à Berlin ainsi que 16 cartes conservées au Japon<sup>17</sup> ont été numérisées et sont consultables en ligne dans une excellente définition, permettant enfin leur étude et leur lecture approfondie<sup>18</sup>, et 115 cartes des Archives centrales nationales de Mongolie ainsi que 44 cartes sont conservées à la Tenri Central Library au Japon<sup>19</sup> ont été publiées (sur un total de plus de 600 cartes répertoriées dans des fonds publics et privés au Japon, en Mongolie<sup>20</sup>, en Chine et en Europe<sup>21</sup>).

---

Londres : University of Chicago Press, 2001 ; Mario CAMS, *Companions in Geography : East-West Collaboration in the Mapping of Qing China (c.1685-1735)*, Leyde et Boston : Brill, 2017.

<sup>13</sup> Je n'ai pas trouvé de cartes des bannières administrées par des gouverneurs militaires directement nommés par le gouvernement, et ayant donc un statut à part – Tümed de Hohhot et Caqar (à l'exception de cartes du Doloyan nayur).

<sup>14</sup> Les cartes les plus anciennes seraient la carte M015 datée de 1931-1932 (Kamimura AKIRA, « A Preliminary Analysis of Old Mongolian Manuscript Maps: Towards an Understanding of the Mongols' Perception of the Landscape », in Futaki Hiroshi et Kamimura Akira, *Landscapes Reflected in Old Mongolian Maps*, Tokyo : Tokyo University of Foreign Studies, 2005, p. 15), et peut-être une carte datant des années 1920 conservée dans les archives de Mongolie (Laura NIKOLOV, communication personnelle).

<sup>15</sup> Cour chargée des provinces extérieures, organisme gouvernemental de l'empire des Qing, chargé de superviser les régions d'Asie intérieure.

<sup>16</sup> Berlin, Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, cataloguées dans SAGASTER, « Beschreibungen : Landkarten », *op. cit.*, p. 335-446. Elles ont été collectées par Walther Heissig et Hermann Consten et étaient précédemment conservées à la Westdeutsche Bibliothek à Marbourg. Les cartes portant une date ont été réalisées entre 1890 et 1920 ; la majorité d'entre elles ont été dessinées en 1907.

<sup>17</sup> Cartes de la Tokyo University of Foreign Studies : FUTAKI et KAMIMURA (éd.), *Landscapes Reflected in Old Mongolian Maps*, *op. cit.* Elles ont été collectées par le programme 21<sup>st</sup> century COE « Centre for Documentation and Area-Transcultural Studies » ; elles sont datées entre 1864 et 1936.

<sup>18</sup> Pour les cartes de Berlin : <https://themen.crossasia.org/mongolische-karten/> ; pour les cartes de la Tokyo University of Foreign Studies : <http://mongol.tufs.ac.jp/landmaps/> (également reproduites sur CD-ROM joint à FUTAKI et KAMIMURA (éd.), *Landscapes Reflected in Old Mongolian Maps*, *op. cit.*).

<sup>19</sup> Wuyunbilige 烏雲畢力格 [=Oyunbilig], *Menggu youmu tu : Riben Tianli tushuguan suo cang shouhui Menggu youmu tu ji yanjiu* 蒙古游牧圖 : 日本天理圖書館所藏手繪蒙古游牧圖及研究 – Studies in Mongolian manuscript maps preserved in the Tenri Central Library, Tenri University, Japan, Beijing : Beijing daxue chubanshe, 2014.

<sup>20</sup> 335 cartes sont répertoriées dans la Bibliothèque centrale d'État de Mongolie (State Central Library) (HEISSIG, « Einleitung », in Magadbürin Haltod, *Mongolische Ortsnamen aus mongolischen Manuskript-Karten*, vol. 1, éd. Walther Heissig et Wolfgang Vogt, Wiesbaden : Franz Steiner Verlag, 1966, p. VIII. Charles R. BAWDEN mentionne le catalogue de 1937 de cette bibliothèque in « Review of Walther Heissig's *Mongolische Ortsnamen. Teil II. Mongolische Manuskriptkarten in Faksimilia* (Wiesbaden : Franz Steiner Verlag, 1978) », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies, University of London*, 42, n° 3, 1979, p. 579-581), et 260 cartes se trouveraient au Centre d'Onomastique de l'Université nationale de Mongolie (Kamimura, « A Preliminary Analysis of Old Mongolian Manuscript Maps », *op. cit.*, p. 1).

<sup>21</sup> Bibliothèque Royale de Copenhague, Archives de l'Académie polonaise des Sciences de Cracovie (fonds Kotwicz), et dans des collections privées.

## Quelques questions sur les cartes de bannière mongoles

Le présent article ne reflète que le début d'une recherche sur la cartographie mongole<sup>22</sup>. Les cartes sont des productions culturelles<sup>23</sup>, des « interprétations subjectives de la réalité telle qu'elle est perçue par l'œil humain<sup>24</sup> ». Elles construisent une image du monde visible, qui favorise certains intérêts ; ce ne sont jamais des documents neutres : chaque carte possède un auteur, un sujet, un objectif. Elles « culturalisent le naturel » selon l'expression de Richard Smith, « à travers le processus de dénomination et d'identification, de catégorisation et d'inclusion »<sup>25</sup>. Elles représentent souvent les lieux où on pense qu'ils sont ou où on voudrait qu'ils soient, et les lieux que l'on choisit de représenter ou de ne pas représenter différent d'une culture à l'autre. Les nomades, qui habitent l'espace d'une manière très différente des sédentaires, ont-ils une manière particulière de le représenter ? Ces cartes de bannière reflètent-elles une manière proprement mongole de voir le monde et la relation des hommes à leur environnement ?

Une étude détaillée des cartes publiées et en ligne devrait permettre de dégager les spécificités mongoles des cartes de bannière, en apportant des nuances entre territoires mongols du nord, du sud et de l'ouest. Voici, notamment, quelques questions qui se posent : quels sont, d'abord, les choix qui ont dicté les diverses représentations de l'espace mongol dans les cartes de bannière ? En quoi les modes de représentation de l'espace dans ces cartes diffèrent-ils de ceux des cartes chinoises ? Quelles informations le cartographe privilégie-t-il ? Rappelons que ce dernier doit caser un grand nombre d'informations topographiques et autres avec clarté et économie dans un espace restreint, et doit faire la part entre informations nécessaires et informations moins utiles. Les considérations esthétiques devraient théoriquement être secondaires voire absentes de documents de nature avant tout politique. Cependant, certaines de ces cartes sont de véritables œuvres picturales.

Une question porte sur le degré d'abstraction et de codage, et sur le(s) type(s) de points de vue et de perspective utilisés. À quel point ces cartes peuvent-elles être considérées comme « scientifiques » dans notre sens moderne du terme ? Sont-elles à l'échelle (le fait qu'elles utilisent une grille ne veut pas forcément dire que les distances sont exactes), et permettent-elles de se repérer dans l'espace ; donnent-elles des distances exactes ? Les agglomérations, monastères, montagnes, les fleuves et leurs affluents sont-ils à leur place (bien que le cours des fleuves ait pu changer) ? Les cartes représentaient-elles une situation formelle idéale, ou pouvaient-elles permettre de régler des conflits avec les bannières voisines sur les frontières et sur les droits aux pâturages ?

Lorsque les informations données par ces cartes s'avèrent inexacts, que l'on constate des omissions et des distorsions, est-ce par ignorance, manque de données, ou par manque d'importance, l'approximation étant jugée suffisante ou compensée par un texte ? Si les approximations, omissions et erreurs sont volontaires, est-ce parce que les Mongols ont cherché à valoriser leur espace ou à corriger des défauts géomantiques ? On peut en effet penser que sur leurs cartes, les Mongols ont rajouté,

---

<sup>22</sup> Je projette d'examiner ces cartes selon l'accès que je pourrais avoir aux archives de Mongolie et de Mongolie-Intérieure.

<sup>23</sup> Richard I. SMITH, « Mapping China's World: Cultural Cartography in Late Imperial Times », in Wen-Hsin YEH (éd.), *Landscape, Culture, and Power in Chinese Society*, Berkeley : University of California, Institute of East Asian Studies, Berkeley and Center for Chinese Studies, 1998, p. 56 ; John B. HARLEY, « Deconstructing the Map », in Trevor J. BARNES et James S. DUNCAN (éds.), *Writing Worlds. Discourse, Text and Metaphor in the Representation of Landscape*, Londres et New York, 1992, p. 238.

<sup>24</sup> Karénina KOLLMAR-PAULENZ, « From Political Report to Visual Representation : Mongol Maps », *Asiatische Studien / Études asiatiques*, LX-2, 2006, p. 357.

<sup>25</sup> SMITH, « Mapping China's World », *op. cit.*, p. 57.

élargi ou déplacé des montagnes, des cours d'eau ou des édifices en créant un environnement géomantique favorable pour en augmenter le pouvoir géomantique, et ont redessiné certaines formes géographiques jugées néfastes<sup>26</sup>. Ils ont pu donner une taille disproportionnée à un monastère pour valoriser sa centralité dans la vie des éleveurs. Le paysage représenté est-il un paysage idéal, tel que l'on voudrait qu'il soit, corrigeant la géographie réelle ? Ou au contraire, les princes n'ont-ils pas cherché parfois à dévaloriser leur territoire, de peur que l'autorité centrale ne s'y intéresse de trop près, en cachant l'existence de ressources naturelles à l'État par exemple ? N'a-t-on pas volontairement omis l'emplacement d'*oboo*<sup>27</sup> « privés », lieux de culte de communautés locales revendiquant certains territoires<sup>28</sup> ? Parce que ces cartes comprennent de très nombreux toponymes et annotations en chinois et mongol, on peut également s'intéresser au rapport qu'elles présentent entre l'écrit et l'image (est-ce, comme en Chine, le texte écrit et non l'image qui reste la source première d'autorité ?).

On tentera d'apporter quelques réponses à ces questions dans une première partie, en présentant le contexte et les exigences de réalisation de ces cartes, et en s'appuyant surtout sur la littérature secondaire. Dans une seconde partie, on se penchera plus particulièrement sur les choix qui ont dicté les diverses représentations de l'espace, en abordant particulièrement deux thèmes principaux : la représentation de l'espace humanisé (agglomérations, constructions religieuses, marquage des frontières, routes) et la représentation du paysage naturel. On s'intéressera aussi particulièrement au marquage ou non des sites sacrés : montagnes sacrées et autres « lieux à esprit-maître » (divinités territoriales), lieux à accès restreint ou interdits. Les cartes valorisent-elles des montagnes spécifiques et autres lieux sacrés d'un paysage en exagérant l'importance et en dépeignant la silhouette spécifique ? Comment sont signalés (ou non) les vestiges du passé (ruines de villes, nécropoles anciennes) ? Mettent-elles en valeur les monastères et les campements ? Seul centre sédentarisé dans bien des régions, le monastère attire regroupements festifs et commerçants, et est à l'origine de la formation de nombreux centres urbains. L'étude des cartes anciennes et des données de géographie historique peut nous informer sur la formation des villes et le rapport entre monastères et centres urbains.

### *Le corpus*

Les cartes de bannière ont été notamment étudiées par Joseph Kler, Ts. Shagdarsüren, M. Haltod, W. Heissig, Klaus Sagaster, B. Gonchigdorj, Henrik Herb, Karénina Kollmar-Paulenz, Inoue Osamu, Kamimura Akira, Futaki Hiroshi, Ö. E. Ravdan et Günther Klüser<sup>29</sup>, mais la plupart de ces auteurs se

---

<sup>26</sup> Ce qui est le cas pour les cartes chinoises (Smith, « Mapping China's World », *op. cit.*, p. 59 ; Philippe FORÊT et Andreas KAPLONY (éd.), *The Journey of Maps and Images on the Silk Road*, Leyde et Boston : E. J. Brill, 2008). La géomancie postule que certaines formes géographiques ainsi que leur emplacement sont fastes (par exemple une montagne à l'arrière d'un monastère et un cours d'eau à l'avant) ou néfastes. Sur les prescriptions géomantiques pour le choix du site d'un monastère mongol : Isabelle CHARLEUX, *Temples et monastères de Mongolie-Intérieure*, Paris : Comité des Travaux Historiques et Scientifiques et Institut National d'Histoire de l'Art, 2006, p. 152-158.

<sup>27</sup> Les *oboo* (mong. cl. *oboγa*) sont des cairns de pierre ou composés de troncs disposés en forme pyramidale servant d'autel aux divinités territoriales. Ils sont également utilisés sous les Qing pour délimiter les frontières des bannières.

<sup>28</sup> Cette question a été posée par Roberte Hamayon lors du colloque – voir son article dans le présent volume.

<sup>29</sup> Chercheur indépendant, Günther Klüser a construit une base de données informatique GIS (Geographical Information System) sur les cartes de bannière conservées en Allemagne, en les comparant avec des cartes topographiques modernes russes, américaines et mongoles. Voir Günther KLÜSER, « Zum Quellenwert von handgezeichneten Altkarten mongolischer Siedlungsgebiete des späten 19. und frühen 20. Jahrhunderts – insbesondere im Hinblick auf deren historisch-geographische Bearbeitung », thèse de doctorat, Université de Bonn, 1998, et « Zur Identifizierung historischer Toponyme Zentralasiens am Beispiel von Geobjekten aus dem

sont concentrés sur la description, le catalogage, l'onomastique, les conventions utilisées et les rapports de frontière<sup>30</sup>. Leurs études ont permis de contribuer à la connaissance de la géographie mongole et de collecter un nombre considérable de toponymes. 13 785 toponymes ont été relevés sur les cartes conservées en Allemagne, dont 1 200 noms de monastères et temples<sup>31</sup>. Ö. E. Ravdan a publié un glossaire et une étude des toponymes des cartes de la Bibliothèque centrale d'État et des Archives centrales<sup>32</sup>. Futaki et Kamimura ont relevé plus de 1 700 toponymes et légendes sur les cartes préservées au Japon<sup>33</sup>. Les très nombreux sceaux officiels apposés sur ces cartes présentent une source importante pour l'étude de la sigillographie mongole. Malgré ces études remarquables et la possibilité d'étudier et d'agrandir les cartes en ligne, les cartes de bannière n'ont pas encore suffisamment retenu l'attention des spécialistes de cartographie et des historiens d'art<sup>34</sup>.

## Le contexte et les exigences de création des cartes de bannière

Rappelons quelques éléments du contexte de la fin des Qing. La terre mongole (Mongolie-Intérieure, Mongolie-Extérieure et Mongolie occidentale<sup>35</sup>), dont les Mandchous avaient initialement voulu faire une sorte de réserve naturelle<sup>36</sup> tout en restreignant les mouvements de populations par la division du territoire en bannières, connaît des modifications profondes. Les centres sédentaires, généralement formés autour de grands monastères mais aussi, dans le sud, de villes commerçantes chinoises se multiplient, ainsi que les mines (de charbon, de métaux), et l'agriculture se développe ; les forêts, dont le bois est exporté vers la Chine, se rétrécissent. Le paysage connaît donc des modifications importantes que reflètent les cartes de bannière contemporaines.

---

Ordos-Gebiet (Qing-Zeit) », in *Ultra paludes Maeoticas – Zentralasienwissenschaftliche und linguistische Studien für Michael Weiers*, Hans-Rainer KÄMPFE et Carsten NÄHER (éd.), Wiesbaden, 2006, p. 67-152.

<sup>30</sup> Des travaux récents ont été présentés dans une session sur « Les recherches sur la terminologie géographique et les cartes de Mongolie » organisée dans le 11<sup>e</sup> congrès des Mongolistes (15-18 août 2016), avec la participation de J. Gerelbadrakh, Ö. E. Ravdan, P. Tsagaan, Futaki Hiroshi et Kamimura Akira.

<sup>31</sup> 13 644 noms de lieu sont relevés par Haltod (*Mongolische Ortsnamen aus mongolischen Manuskript-Karten*, vol. 1, *op. cit.* – index alphabétique, avec un certain nombre d'erreurs de lecture); 141 noms de lieux supplémentaires sont relevés par Sh. Rasidondug in Heissig (éd.), *Mongolische Ortsnamen aus mongolischen Manuskript-Karten*, vol. 3 : *Planquadratzahlen und Namensgruppierungen*, Wiesbaden : Franz Steiner Verlag, 1981 (les toponymes sont classifiés selon leur sens et leur localisation).

<sup>32</sup> Ö. E. RAVDAN (éd.), *Mongol gazar nutgiin neriin zülchilsen toli (Manj. Bogd khaant Mongol ulsyn üye)* (« Dictionnaire thématique des toponymes mongols »), Ulaanbaatar, 6 vol., 2004 ; Ö. E. RAVDAN, *Mongol gazar nutgiin khelber-utgaziin sudalгаа* (« Formes et sémantiques des toponymes mongols »), Ulaanbaatar, 2004.

<sup>33</sup> FUTAKI et KAMIMURA, *Landscapes Reflected in Old Mongolian Maps*, *op. cit.*

<sup>34</sup> Les cartes de bannière mongoles ne sont pas mentionnées par exemple dans un ouvrage récent portant sur les traditions cartographiques d'Asie orientale, qui s'attarde pourtant sur des cartes mandchoues : Richard A. PEGG, *Cartographic Traditions in East Asian Maps*, Honolulu : University of Hawai'i Press, 2014.

<sup>35</sup> Les princes de Mongolie méridionale se sont ralliés aux Mandchous en 1636 ; ceux de Mongolie septentrionale (Qalqa), en 1691. La Mongolie méridionale est alors renommée Mongolie-Intérieure (correspondant grosso-modo à la région autonome éponyme de Chine actuelle), et la Mongolie qalqa, Mongolie-Extérieure (correspondant grosso-modo à la République de Mongolie). Des bannières sont également créées à différentes dates pour les Mongols occidentaux ralliés ou conquis, au Turkestan oriental, au Tibet oriental et dans l'Altai.

<sup>36</sup> Ce sont les empereurs mandchous qui ont inventé le concept de « pureté mongole », menant au début de leur dynastie une politique d'isolation visant à empêcher la sinisation (restrictions concernant les Chinois se rendant en Mongolie, interdiction des mariages mixtes, interdiction pour les Mongols d'apprendre le chinois), et même de « purification » ethnique et environnementale, en rapatriant de force les immigrés chinois et en créant des réserves naturelles.

## Des documents politiques

Comme le souligne bien David Harvey, « command over space is a fundamental and all-pervasive source of social power »<sup>37</sup>. Les cartes de bannière sont avant tout des documents de nature politique (stratégique et militaire) destinés au Lifanyuan, le ministère qui les commandait<sup>38</sup> : par décret impérial, chaque prince mongol de l'empire était tenu de soumettre une carte de la bannière qu'il gouvernait<sup>39</sup>. En donnant une meilleure connaissance d'une région, les cartes sont des moyens de contrôler un espace, de se l'approprier symboliquement, de faciliter une intervention militaire si besoin, voire d'ouvrir des possibilités de colonisation. Ce sont donc des rapports officiels produits par la province à destination du pouvoir centralisé. Elles n'étaient pas publiques et n'ont pas été gravées.

Ces cartes ne fonctionnaient pas seules : elles étaient accompagnées d'un rapport. Au début des Qing, le Lifanyuan demandait seulement aux princes une description écrite de leur bannière<sup>40</sup> indiquant précisément les frontières<sup>41</sup>. Il semble que ce ne soit qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle que le Lifanyuan ait demandé que cette description soit systématiquement illustrée par une carte ; les textes se sont donc en partie reportés sur les cartes<sup>42</sup>. À part quelques rares cartes ou mentions de cartes réalisées avant le XIX<sup>e</sup> siècle, il est généralement admis que les premières cartes auraient été produites entre 1803 et 1805<sup>43</sup> (quelques cartes sont antérieures au XVIII<sup>e</sup> siècle, mais ne forment pas un corpus cohérent<sup>44</sup>). Mais elles devaient toujours être accompagnées du rapport de frontière.

---

<sup>37</sup> David HARVEY, *The Condition of Postmodernity: An Enquiry into the Origins of Cultural Change*, Cambridge (MA) et Oxford (U.K.) : Wiley-Blackwell, 1989, p. 226. Voir HOSTETLER, *Qing Colonial Enterprise*, *op. cit.*, p. 79-80.

<sup>38</sup> Après l'autonomie de la Mongolie qalqa en 1911, des cartes étaient envoyées à Yeke küriye (renommée Neyislel küriye en 1912, alors connue des Occidentaux sous le nom d'Ourga, et renommée Ulaanbaatar en 1924).

<sup>39</sup> Si l'empereur s'intéressait au nombre de familles des bannières, ce n'était pas pour lever l'impôt – c'est en fait les princes de bannière qui levaient les impôts, entre autres à l'occasion de grands rassemblements festifs comme les festivals monastiques, qui rassemblaient l'ensemble de la population d'une bannière.

<sup>40</sup> Appelé *γajar jiruy-un cese* (*cese* vient du mandchou, lui-même dérivé du chinois *cezi* 册子, document), *ögüled cese nutuy-un cese*, ou encore *nutuy-un jiruy-un ögüled*, instructions de la carte.

<sup>41</sup> Notamment une lettre en mongol du Lifanyuan à Pékin datée de l'été 1690 dans laquelle sont demandées au gouverneur de la bannière Tümed de Hohhot des descriptions détaillées des bannières pour la compilation de la description géographique de l'Empire, le *Da Qing yitong zhi* 大清一統志 (complété en 1746) : les princes devaient présenter la superficie des pâturages, le nom de la bannière et de son territoire, l'étendue de chaque territoire de bannière dans toutes les directions cardinales, le nombre de routes, les frontières avec les autres bannières, les montagnes, monastères, ponts, ruines, ravins, passes de montagne ainsi que le nombre de *ayil* (familles, campements), la taille des familles, le nom des hommes de rang, les coutumes, les produits et taxes. Il n'est pas clair si le document demandé devait s'accompagner d'une carte (HEISSIG, « Über mongolische Landkarten », *op. cit.*, p. 128-130, n. 5 ; HEISSIG, « Einleitung », *op. cit.*, p. VII-VIII, n. 6). La description des bannières se retrouve dans le *Menggu youmuji* 蒙古游牧記 (« Description (des territoires) de nomadisation des Mongols », imprimé en 1867-1868, 16 *juan*, éd. Taiyuan : Shanxi renmin chubanshe, 1991) de Zhang Mu 張穆.

<sup>42</sup> BAWDEN, « Review of Walther Heissig's *Mongolische Ortsnamen* », *op. cit.*, p. 580.

<sup>43</sup> Les frontières entre *ayimay* de Mongolie-Extérieure n'auraient été fixées qu'en 1781 (KAMIMURA, « A Preliminary Analysis of Old Mongolian Manuscript Maps », *op. cit.*, p. 14). Une carte du fonds Kotwicz (no. IV de l'*ayimay* du Tüsiyetü qan) est également datée de 1805 (Osamu INOUE, « Old Maps Showing Erdene Zuu Monastery from the Private Archive of Prof. W. Kotwicz », in Jerzy TULISOW, Osamu INOUE, Agata BAREJA-STARZYŃSKA et Ewa DZIURZYŃSKA (éd.), *In the Heart of Mongolia. 100th Anniversary of W. Kotwicz's Expedition to Mongolia in 1912*, Cracovie : Polish Academy of Arts and Sciences, 2012, p. 221).

<sup>44</sup> Citons les deux cartes kalmoukes (dont la contribution proprement mongole est contestée) rapportées par l'officier suédois J. G. RENAT en 1734 (bibliothèque de l'Université d'Uppsala, voir G. Henrik HERB, « Appendix 15.4: Mongolian Cartography », in John B. HARLEY et David WOODWARD (éd.), *The History of Cartography*, vol. II, livre 2 : *Cartography in the Traditional East and Southeast Asian Societies*, Chicago et Londres : The University of Chicago Press, 1994, p. 682) ; la carte des Ordos datée entre 1740 et 1744 dont

Ces rapports sont des textes manuscrits comprenant de quatre à une vingtaine de feuillets. En 1975 Ts. Shagdarsüren a publié un de ces textes en huit feuillets donnant la direction selon le système des points cardinaux et le nom de 32 *oboo*-bornes servant à marquer la frontière et les distances entre eux, ainsi que l'emplacement des bannières voisines par rapport à ces *oboo*-bornes<sup>45</sup>. Futaki présente 28 rapports de frontière (*nutuy-un cese*) de Mongolie qalqa des années 1920, qui, outre la liste des *oboo*-bornes, donnent également des informations sur les pâturages, l'histoire de la bannière, ses caractéristiques géographiques et les disputes sur la frontière avec les bannières adjacentes<sup>46</sup>. Le plus souvent, la carte a été conservée mais il nous manque le rapport écrit l'accompagnant. Toutefois, les cartes sont compréhensibles sans le rapport, ce qui n'est pas le cas des cartes des monographies locales chinoises, qui ne peuvent se comprendre sans le texte.

Quelques-unes de ces cartes existent en double ou ont été traduites en chinois : il semble en effet qu'elles devaient être copiées pour être conservées en plusieurs lieux – au Lifanyuan, mais aussi au siège de la bannière. Les doubles servaient également de supports pour les cartes ultérieures. Une fonction de ces cartes qui explique que des copies étaient conservées au siège de la bannière était de servir en cas de dispute sur l'utilisation des pâturages, les droits sur les pâturages étant d'une importance vitale au sein de bannières dont les éleveurs ne pouvaient franchir les frontières<sup>47</sup>. Il est possible que cette fonction ait, avant la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, été la raison première de les tracer. Frédéric Constant évoque divers cas de conflits, lorsque le fleuve Jaune formant frontière change de cours par exemple : « le tracé des cartes ne devenait véritablement une priorité pour les autorités de l'administration centrale que lorsque la connaissance précise des frontières constituait un enjeu d'ordre public ». Lorsque le conflit remontait à l'administration centrale, celle-ci vérifiait d'abord si des cartes avaient précédemment été dressées. Une carte produite à l'initiative d'une bannière revendiquant des

---

Antoine MOSTAERT reproduit une copie du XIX<sup>e</sup> siècle (*Erdeni-yin Tobci : Mongolian chronicle*, Cambridge (Mass.) : Harvard University Press, 1956 ; voir aussi Joseph KLER (CICM), « À propos de cartographie mongole », *Bulletin de la société royale belge de géographie*, 1956, I-II., p. 26-51) ; une carte manuscrite des Ordos non publiée, en mandchou, qui serait datée de 1693 (Bibliothèque Nationale de Pékin) ; une carte de Qobdo qui daterait de 1777-1778 (mentionnée par KAMIMURA, « A Preliminary Analysis of Old Mongolian Manuscript Maps », *op. cit.*, p. 2). Un traité mongol de 1802 mentionne que des cartes ont été faites en 1686 sur ordre d'un envoyé impérial pour documenter des frontières nouvellement tracées. Une carte imprimée de Doloyan nayur datée de 1911 serait d'après son titre basée sur une carte manuscrite datée de 1742 (Walther HEISSIG, « Über mongolische Landkarten », *Monumenta Serica*, Vol. IX (St. Augustin), 1944, p. 128-131, n. 5 et 6). Il est également fait mention d'une carte datée de 1792 (Futaki HIROSHI, « A Description of Boundary Reports (*nutuy-un cese*) Written in Outer Mongolia in the 1920s », in FUTAKI et KAMIMURA (éd.), *Landscapes Reflected in Old Mongolian Maps*, *op. cit.*, p. 29). Il est difficile d'affirmer comme le fait Ts. Shagdarsüren que les Mongols de la fin de l'empire ont perpétué une tradition de connaissances géographiques et d'utilisation d'instruments de mesure depuis les Yuan, ou, comme B. Gonchigdorj, que l'origine des cartes mongoles doit être recherchée chez les Kitan, dont les activités cartographiques sont documentées dès 1179 (T. S. CHAGDARSURUNG, « La connaissance géographique et la carte des Mongols », *Studia Mongolica* 3(2), 1976, p. 345-347 ; B. GONCHIGDORJ, « Mongolchuudyn gazar züin zurgiin tүүкhiin зарим асуудал », *Shinjlekh ukhaany Akadyemiin medee*, 1970-1, p. 54-66, cité par Walther Heissig (éd.), *Mongolische Ortsnamen aus mongolischen Manuskript-Karten*, vol. 2 : *Mongolische Manuskriptkarten in Faksimila*, Wiesbaden : Franz Steiner Verlag, 1978, p. xii, n. 6).

<sup>45</sup> CHAGDARSURUNG, « La connaissance géographique et la carte des Mongols », *op. cit.*, p. 350-358 : bannière de *mergen güng* Ceringvanguyibabudorji du Secen qan ayimay (Mongolie-Extérieure). Chagdarsurung traduit également 42 toponymes d'une carte de cette même bannière (*ibid.*, p. 360-362).

<sup>46</sup> FUTAKI, « A Description of Boundary Reports », *op. cit.*, p. 27-59, sp. p. 31.

<sup>47</sup> Comme le rappelle KAMIMURA (« A Preliminary Analysis of Old Mongolian Manuscript Maps », *op. cit.*, p. 13), il est communément admis que l'empereur avait le droit de propriété des terres, le prince régnant avait le droit de possession, et l'éleveur avait le droit d'usage. FUTAKI (« A Description of Boundary Reports », *op. cit.*, p. 31) montre que des rapports évoquent des conflits de frontières, et même, que dans un rapport, certaines sections de frontières n'ont pas été clarifiées au moment où le document a été émis.

terres, mais n'ayant pas été transmise au Lifanyuan, ne pouvait être opposée à une carte plus ancienne conservée dans les archives du Lifanyuan<sup>48</sup>. Les cartes constituaient donc des preuves de l'état de la frontière à un moment donné. Dans d'autres cas la réalisation de la carte suivait la clôture de l'affaire et la pose de nouveaux *oboo*-bornes<sup>49</sup>. En 1739, une réunion rassemblant un émissaire impérial, le chef de la confédération et les princes des sept bannières Ordos avait pour but de délimiter les frontières des bannières suite à une dispute ; une carte fut tracée et chacun des sept princes y apposa son sceau pour signifier son approbation. La carte fut ensuite envoyée au Lifanyuan à Pékin<sup>50</sup>. Nous verrons ci-dessous que les sceaux sont généralement apposés sur les textes précisant les frontières de la bannière, comme si le prince avait validé cette information essentielle de la carte qu'est la frontière. Concernant un conflit entre les bannières Tümed et Dalad, Constant montre que l'administration centrale demandait à chaque partie de dresser une carte puis vérifiait la concordance des toponymes des deux cartes<sup>51</sup>. Mais ces cartes étaient-elles suffisamment précises pour régler toutes les disputes pouvant survenir ? Charles Bawden cite un document indiquant quel pâturage a été alloué à des *šabi*<sup>52</sup>, pour finalement conclure que « in itself the map and survey system would seem to have been insufficiently developed to cover all disputes which may arise » : la carte représentait en réalité une situation formelle idéale<sup>53</sup>. Constant semble quant à lui penser que la carte (et le rapport l'accompagnant) étaient une des preuves utilisées pour régler des contentieux, les fonctionnaires se lançant dans « une investigation proche de l'enquête pénale » pour vérifier l'adéquation des frontières à leur tracé sur la carte et déterminer l'appartenance des populations concernées : « les droits sur un territoire, certes reconnus par une carte où figurait le sceau du tribunal du *jasay*, n'étaient de fait légitimes que lorsqu'ils étaient acceptés par les personnes habitant ce territoire ». Les droits conférés par une carte pouvaient être remis en cause par une situation de fait<sup>54</sup>.

Ces cartes ne sont donc pas seulement des documents destinés au pouvoir central. Elles sont le résultat d'un processus de négociation entre l'autorité centrale, le prince local régnant et les éleveurs. Nous verrons que malgré le fait que les cartographes devaient respecter des règles strictes édictées par le gouvernement central, ces cartes montrent une grande variété de représentations de l'espace et de nettes différences avec les cartes chinoises.

### *Date et périodicité*

Kamimura résume les différentes opinions sur la périodicité de l'envoi de ces cartes à Pékin : tous les dix ans selon Heissig<sup>55</sup>, ou à l'occasion de la succession d'un prince *jasay* selon Ravdan<sup>56</sup> ; toutefois « these three researchers do not provide sufficient justification of their views<sup>57</sup> ». Dans certains cas

<sup>48</sup> Frédéric CONSTANT montre que la législation de l'État sino-mandchou évolue progressivement depuis un droit fondé sur la personne à un droit fondé sur la territorialité (« Le gouvernement de la Mongolie sous les Qing : du contrôle sur les hommes à l'administration des territoires », *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, Tome 97-98, 2010, p. 79).

<sup>49</sup> CONSTANT, « Le gouvernement de la Mongolie sous les Qing », *op. cit.*, p. 78.

<sup>50</sup> MOSTAERT, *Erdeni-yin Tobci*, *op. cit.*, I, p. 85-86. La carte de 1739 n'a pas été préservée mais Mostaert montre qu'elle est l'archétype d'une carte datée entre 1740 et 1744 qu'il reproduit (*ibid.*, pl. 1).

<sup>51</sup> CONSTANT, « Le gouvernement de la Mongolie sous les Qing », *op. cit.*, p. 78.

<sup>52</sup> Familles séculières rattachées administrativement à certains monastères.

<sup>53</sup> BAWDEN, « Review of Walther Heissig's *Mongolische Ortsnamen* », *op. cit.*, p. 580-581.

<sup>54</sup> CONSTANT, « Le gouvernement de la Mongolie sous les Qing », *op. cit.*, p. 80.

<sup>55</sup> Selon SAGASTER (« Beschreibungen : Landkarten », *op. cit.*, p. 338, n. 6) il s'agissait d'une procédure de routine suivant laquelle le gouvernement impérial demandait périodiquement ces cartes, tous les dix ans, au Lifanyuan.

<sup>56</sup> RAVDAN, *Mongol gazar nutgiin khelber-utgaziin sudalgaa*, *op. cit.*, p. vii.

<sup>57</sup> KAMIMURA, « A Preliminary Analysis of Old Mongolian Manuscript Maps », *op. cit.*, p. 14.

c'est à trois ans d'intervalle que le Lifanyuan promulgue l'ordre d'envoyer une carte<sup>58</sup>. Dans son graphique de périodicité réalisé à partir de 340 cartes datées de bannières de quatre *ayimay* qalqa, Kamimura montre que les deux pics principaux sont 1890 (Guangxu 16 : 45 cartes) et 1907 (Guangxu 33 : 94 cartes), avec deux pics moindres en 1910 et 1913<sup>59</sup>. Un certain nombre de cartes de bannière existent en double mais portent deux dates différentes, 1907 et 1910 ; à l'évidence la seconde recopie la première<sup>60</sup>. En 1907, le Lifanyuan ordonne aux bannières mongoles d'envoyer une carte, en lien avec des pressions de définition des frontières, en particulier avec l'avance russe et le besoin de ressources naturelles lors de la réforme administrative de la « Nouvelle Politique » (Xinzheng 新政, 1901-1911). La Mongolie n'est plus considérée comme une terre de pâturages faisant tampon avec le monde russe mais comme une zone à développer et à exploiter, et la Mongolie-Intérieure est dès 1902 ouverte à la colonisation. Les autorités Qing demandent alors des informations sur les sujets suivants : agriculture, forêts, pâturage, faune, cuir, laine, chemin de fer, minéraux, pêche, sel, armée, écoles, postes-frontière, stations-relais et commerce<sup>61</sup>. Sur les cartes des bannières du Secen qan *ayimay* datées de 1910 sont spécifiées les ressources naturelles, informations que l'on ne retrouve pas dans les cartes précédentes<sup>62</sup>. Mais les princes acceptaient-ils, à la veille de l'effondrement de l'État Qing, de révéler toutes les ressources de leur bannière ? Une étude plus poussée des cartes datant de cette époque permettrait peut-être de répondre à cette question.

### Règles

Des règlements pour dessiner les cartes de bannière ont été promulgués en 1868 d'après un rapport de frontière<sup>63</sup>. En 1890, un décret impérial promulgue les règles pour la production de nouvelles cartes et rapports *cese*, distribuées aux gouvernements locaux<sup>64</sup> (ce sont en fait les mêmes règles pour toutes les provinces de l'empire, qui sont traduites en mongol<sup>65</sup>). Les recommandations sont les suivantes : indication des frontières par des *oboo* ; orientation avec le sud en bas ; utilisation des unités *yajar* / *li* 里 (1 *yajar*=360 *alda*, environ 500 mètres), *qubi* (=0,1 *yajar*) et *alda* / *bu* 步 (1 *alda* = 160 centimètres) ; emploi d'une grille dans laquelle une surface de 100 *yajar* carrés est représentée par un carré de 1 *imaqu* / *cun* 寸 (3,2 centimètres) carré<sup>66</sup>. Mais ces règles n'étaient pas toujours suivies

<sup>58</sup> Voir les cartes d'une même bannière datées de 1907, 1909 et 1910 citées par Futaki, « A Description of Boundary Reports », *op. cit.*, p. 29.

<sup>59</sup> Voir KAMIMURA, « A Preliminary Analysis of Old Mongolian Manuscript Maps », *op. cit.*, p. 15, Graph 1.

<sup>60</sup> Une carte par exemple existe en trois versions, mongoles datées 1907 (Hs. Or. 97) et 1910 (Hs. Or. 156), et chinois-mongol (Hs. Or. 245).

<sup>61</sup> KAMIMURA, « A Preliminary Analysis of Old Mongolian Manuscript Maps », *op. cit.*, p. 14-15.

<sup>62</sup> Cartes conservées à Berlin : KAMIMURA, « A Preliminary Analysis of Old Mongolian Manuscript Maps », *op. cit.*, p. 14-15.

<sup>63</sup> FUTAKI, « A Description of Boundary Reports », *op. cit.*, p. 28.

<sup>64</sup> KAMIMURA, « A Preliminary Analysis of Old Mongolian Manuscript Maps », *op. cit.*, p. 16 et fig. 1. Ces règles concernent toutes les provinces Qing, et prennent pour modèle le *Daqing yitong yutu* 大清一統輿圖 publié en 1863. Une bannière est considérée comme l'équivalent d'un *sheng* 省.

<sup>65</sup> *Qinding huatu geshi futu shuoshi* 欽定畫圖格式附圖說式 / *Jarliy-iyar toytayarsan muji-yin jiruy, kemjiyen-ü dürim* (« Règles promulguées par décret pour la production d'une carte de *sheng* et de son échelle »), probablement une version mongole du *Qinding huatu geshi* 欽定畫圖格式 (KAMIMURA, « A Preliminary Analysis of Old Mongolian Manuscript Maps », *op. cit.*, p. 16 et fig. 1 ; CHAGDARSURUNG, « La connaissance géographique et la carte des Mongols », *op. cit.*, p. 368, n. 7).

<sup>66</sup> KAMIMURA, « A Preliminary Analysis of Old Mongolian Manuscript Maps », *op. cit.*, p. 16 ; FUTAKI, « A Description of Boundary Reports », *op. cit.*, p. 29. Une telle grille s'avérant trop petite pour inclure le nom des *oboo*, montagnes et rivières, le Lifanyuan approuva une échelle plus grande (KAMIMURA, « A Preliminary Analysis of Old Mongolian Manuscript Maps », *op. cit.*, p. 16).

par les gouvernements locaux : on trouve des variations dans les cartes et rapports de frontières, qui reflètent des traditions régionales, notamment dans les unités de mesure locales utilisées (comme le *numu*, arc, et le *sumu*, flèche), et l'absence d'*oboo*-bornes<sup>67</sup>.

Le gouvernement autonome du Boyda qaan (1911-1921) reprit en 1913 des standards similaires pour les cartes de bannière et leur rapport explicatif. Ils furent publiés dans le Code de loi de l'État mongol<sup>68</sup>. La continuité des pratiques Qing est mise en évidence par le fait que des cartes et rapports de frontières datés de 1921 se basent sur des cartes précédentes ; on y retrouve les mêmes numéros et noms d'*oboo* par exemple que sur les cartes de 1907 et 1910<sup>69</sup>. Le décret donne également des indications de symboles. Comme dans les cartes chinoises, on retrouve une grande attention accordée aux hiérarchies et divisions administratives<sup>70</sup>.

## Description générale

Les cartes adoptent un format horizontal ou vertical ; leurs dimensions varient entre 45×40 centimètres et 125×55 centimètres pour les plus grandes, la moyenne étant autour de 70×70 centimètres. La plupart sont sur du papier chinois, très rarement sur tissu<sup>71</sup>. Elles sont manuscrites, souvent peintes. Quand la carte est peinte, les cours et étendues d'eau sont bleus ; les pâturages verts ; les régions sablonneuses sont rosâtres, les routes sont jaunes ; les frontières, garde-frontière et relais postaux, rouges<sup>72</sup>.

Les cartes combinent généralement dessins, pictogrammes (dessin figuratif stylisé ayant fonction de signe) et symboles. On est avant tout frappé par leur grande variété. Des cartes de Mongolie-Extérieure et occidentale ne montrent que quelques éléments de paysage (**fig. 1**), certaines sont presque vides et occupent le centre de la feuille, tandis que des cartes de Mongolie-Intérieure sont surchargées, occupent une grande partie de la surface du papier et la présence humaine est marquée par des campements, villages monastères, *oboo*... (**fig. 2, 9**). Quelques-unes sont très abstraites, schématiques et formelles, et dépourvues de dessins et pictogrammes<sup>73</sup> ; la plupart cependant mêlent à des conventions abstraites de nombreux éléments pictographiques. Certaines comportent essentiellement du texte avec quelques dessins de montagnes et de fleuves<sup>74</sup> (**fig. 5a**). Parfois les édifices sont représentés par des carrés ou rectangles rouges accompagnant leur nom (Hs. Or. 257, Hs. Or. 86), ou bien leur nom est inséré dans un rectangle rouge (Hs. Or. 55) (**fig. 5d**). On peut classer les cartes en trois grands ensembles.

---

<sup>67</sup> FUTAKI, « A Description of Boundary Reports », *op. cit.*, p. 29-30.

<sup>68</sup> *Jarliy-iyar toytagaysan Mongol ulus-un qauli jüül-ün bicig*. Aux règles Qing s'ajoute l'utilisation des 24 points cardinaux ; dans la grille une surface de 25 *yajar* carrés est représentée par un carré de 1 *imaqu* carré (KAMIMURA, « A Preliminary Analysis of Old Mongolian Manuscript Maps », *op. cit.*, p. 15, 17 ; FUTAKI, « A Description of Boundary Reports », *op. cit.*, p. 28).

<sup>69</sup> FUTAKI, « A Description of Boundary Reports », *op. cit.*, p. 31. Naturellement de nouvelles cartes sont créées pour les nouvelles unités administratives établies après 1911 et 1921.

<sup>70</sup> Environ huit symboles différents sont utilisés pour distinguer les capitales provinciales (*sheng*), les préfectures (*fu* 府), les départements (*zhou* 州), les districts (*xian* 縣), les passes (*guan* 關), les villes garnisons (*yingzhen* 營鎮), etc. (Smith, « Mapping China's World », *op. cit.*, p. 82).

<sup>71</sup> M007, M008, Kamimura, « A Preliminary Analysis of Old Mongolian Manuscript Maps », *op. cit.*, p. 7.

<sup>72</sup> Sur les couleurs, voir entre autres INOUE, « Old Maps Showing Erdene Zuu Monastery », *op. cit.*

<sup>73</sup> Exemple de carte abstraite : celle de la région de Yeke mingyan (Hs. Or. 103), à l'encre noire, avec les routes de caravanes en rouge et un système abstrait de signes.

<sup>74</sup> Berlin, Staatsbibliothek, Hs. Or. 27 ; Hs. Or. 257 ; Hs. Or. 135, Hs. Or. 30.

1) Des cartes de Mongolie-Extérieure représentent la bannière cernée par un cercle indiquant le système des 24 points cardinaux combinant les douze signes du zodiaque oriental (*shierzhi* 十二支), les 10 éléments de l'univers (*shigan* 十干) et les 8 trigrammes de divination (*bagua* 八卦) plus 24 directions intermédiaires<sup>75</sup> (*jabsar*). Les mesures de longueur permettent de mesurer la position exacte des marqueurs de frontière<sup>76</sup>. Dans la majorité des cas, le cercle n'est pas tracé, et ce sont les noms de 24 ou 48 *oboo* marquant la frontière, qui renvoient aux 24 ou 48 directions (**fig. 1**). D'après K. Kollmar-Paulenz, c'est le cas d'environ 60% des cartes de Mongolie-Extérieure<sup>77</sup>. Les noms des 24 ou 48 *oboo* se réfèrent au rapport de frontière joint. Comme le souligne Ch. Bawden, « the full effect of the use of the compass is only apparent when one considers the maps in conjunction with what one may term the survey, or explanatory survey, *čese, ögüled čese*, which accompanied it<sup>78</sup>. »

2) Le deuxième groupe est constitué de cartes qui ne sont pas organisées en cercle mais ont un point de vue unique. Il s'agirait d'une influence chinoise<sup>79</sup>. C'est le cas d'un grand nombre de cartes de Mongolie-Intérieure.

3) Le troisième groupe (la majorité des cartes) est constitué de cartes qui ne sont pas organisées en cercle mais ont des points de vue multiples (**fig. 2**).

### *Orientation et grille*

Un grand nombre de cartes sont tracées sur une grille, comme l'imposent les règles promulguées par le gouvernement Qing, permettant la mesure du terrain et des distances. La grille permet également une copie plus facile de la carte. En dehors de quelques exceptions, elles sont orientées avec le nord en haut ; les quatre points cardinaux sont marqués en mongol et souvent en chinois. Mais ces règles ne sont pas respectées dans toutes les cartes. Quelques-unes placent le sud<sup>80</sup>, l'ouest ou l'est en haut. Les termes d'orientation mongols sont relatifs et non absolus, par référence à la direction d'ouverture de la yourte et à l'avant et l'arrière du corps humain<sup>81</sup> ; *qoyitu*<sup>82</sup>, « arrière », désigne habituellement le nord sauf chez les Mongols ayant l'habitude de tourner leur yourte non pas vers le sud mais vers l'est ou le

---

<sup>75</sup> Voir par exemple Hs. Or. 74 ; INOUE, « Old Maps Showing Erdene Zuu Monastery », *op. cit.*, p. 209, fig. 3 et 6 et p. 214. Sur le système astrologique des 24 ou 48 directions combinées aux huit couleurs, d'origine à la fois indo-tibétaine et chinoise : GONCHIGDORJ, « Mongolchuudyn gazar züin zurgiiin tүүkhiin zarim asuudald », *op. cit.* ; Ts. SHAGDARSÜREN, « Mongolchuudyn ulamjlalt gazryn zurag », in SHAGDARSÜREN, *Mongolchuudyn utga soyolyn товчоон*, 2003, p. 15-28 ; KOLLMAR-PAULENZ, « From Political Report to Visual Representation », *op. cit.*, p. 369-371.

<sup>76</sup> Sur la rose des vents (*qubiyari*) : CHAGDARSURUNG, « La connaissance géographique et la carte des Mongols », *op. cit.*, p. 347-350 ; KAMIMURA, « A Preliminary Analysis of Old Mongolian Manuscript Maps », *op. cit.*, p. 18 citant GONCHIGDORJ, « Mongolchuudyn gazar züin zurgiiin tүүkhiin zarim asuudald », *op. cit.*, p. 56-61.

<sup>77</sup> Sur 116 cartes examinées par KOLLMAR-PAULENZ (« From Political Report to Visual Representation », *op. cit.*, p. 372), 70 sont dessinées selon le système des 24 directions.

<sup>78</sup> BAWDEN, « Review of Walther Heissig's *Mongolische Ortsnamen* », *op. cit.*, p. 580, se référant au texte publié par CHAGDARSURUNG, « La connaissance géographique et la carte des Mongols », *op. cit.*

<sup>79</sup> KOLLMAR-PAULENZ, « From Political Report to Visual Representation », *op. cit.*, p. 371.

<sup>80</sup> Berlin, Staatsbibliothek, Hs. Or. 119 ; M001, M003, M011 in KAMIMURA, « A Preliminary Analysis of Old Mongolian Manuscript Maps », *op. cit.*, p. 2-4, 9-10. De même la carte Renat 1734, ce qui serait une tradition d'Asie intérieure.

<sup>81</sup> Marie-Lise BEFFA et Roberte HAMAYON, « Les catégories mongoles de l'espace », *Études mongoles et sibériennes*, 14, 1983, p. 81-111.

<sup>82</sup> J'utilise ici la graphie standard mais les termes mongols présents sur les cartes de bannière ont souvent plusieurs variantes graphiques.

sud-est, comme les Ordos ou les Mongols occidentaux : *qoyitu* désigne alors l'ouest ou le nord-ouest<sup>83</sup>. De même, *emiine* (litt. « devant, avant », direction d'ouverture de la yourte), généralement traduit par « sud », peut désigner l'est ou (approximativement) le sud-est ; ces deux termes ne doivent donc pas être traduits systématiquement par « nord » et « sud ». Kamimura remarque que souvent la ligne nord-sud n'est pas exactement verticale : dans la carte M002, l'orientation est inclinée de 40 degrés dans le sens inverse des aiguilles d'une montre par rapport à la carte « corrigée » M007 ; le terme *morin jüg*, « direction du cheval », qui habituellement désigne aussi le sud, pointe en réalité le sud-est<sup>84</sup>.

### *Les para-textes et les différentes étapes*

Comme dans la cartographie chinoise, l'importance de l'écrit est une des premières caractéristiques que l'on remarque (**fig. 1**). Les 182 cartes d'Allemagne comptent 13 705 noms de lieu, soit une moyenne de 75 noms par carte, sans compter les textes additionnels, les cartes comportant 100 à 200 toponymes n'étant pas rares<sup>85</sup>. Une carte conservée au Japon (M00A) ne comporte pas de toponymes ; elle n'a sans doute pas été terminée<sup>86</sup>.

Les textes sont écrits en mongol, en mongol et chinois, et dans quelques cas, en chinois seulement (ces derniers sont basés sur des originaux mongols). Le titre peut être en mandchou. Les noms de lieu sont en général transcrits et non traduits. Les transcriptions ou traductions chinoises sont ajoutées à côté du mongol, parfois en une couleur différente (mongol en noir, chinois en rouge : Hs. Or. 257) ou sont écrites sur des papiers rouges ou blancs collés directement à côté ou par-dessus le mongol<sup>87</sup> (**fig. 3c, 3d, 9, 10a**). Parfois les morceaux de papiers collés sont si nombreux qu'ils masquent en partie la carte (Hs. Or. 693).

L'étude des cartes de la collection de Berlin montrent selon Heissig cinq étapes dans le processus de production : 1. la version préliminaire ; 2. la carte mongole complétée, non peinte ; 3. la carte mongole finalisée ; 4. la carte finalisée avec, souvent, des petits papiers collés portant les traductions et transcriptions chinoises ; 5. la carte traduite/transcrite en chinois basée sur un original mongol<sup>88</sup>. La traduction était effectuée au Lifanyuan à Pékin<sup>89</sup>. Les Mongols devaient réaliser dans le centre de la bannière la carte avec le rapport joint, la transmettaient au Lifanyuan où des Chinois la traduisaient. Certaines cartes présentent les deux écritures de façon homogène si bien que les para-textes mongols et chinois ont pu être écrits en même temps ; d'autres présentent des traces de corrections. Certaines cartes écrites en noir comportent des corrections en rouge (Hs. Or. 237, Hs. Or. 234) ; parfois le premier trait est écrit au crayon puis repassé à l'encre ; les deux graphies peuvent différer. Sur quelques cartes, le mongol et le chinois sont écrits rapidement à la main sans soin, dans un style proche du cursif (Hs. Or. 257). Plusieurs personnes – des Mongols et des Chinois ; des fonctionnaires

---

<sup>83</sup> La carte M013 place *qoyitu*/l'ouest en haut (KAMIMURA, « A Preliminary Analysis of Old Mongolian Manuscript Maps », *op. cit.*, p. 11). La carte de Berlin Hs. Or. 65 indique *umara*, nord, au lieu de *qoyitu*.

<sup>84</sup> KAMIMURA, « A Preliminary Analysis of Old Mongolian Manuscript Maps », *op. cit.*, p. 17.

<sup>85</sup> Par exemple HEISSIG, « Über mongolische Landkarten », *op. cit.*, pl. XIII et XV.

<sup>86</sup> KAMIMURA, « A Preliminary Analysis of Old Mongolian Manuscript Maps », *op. cit.*, p. 3.

<sup>87</sup> On retrouve ces traductions sur papiers collés sur des cartes écrites en mandchou, comme la carte représentant la visite de l'empereur Qianlong aux tombes ancestrales de sa dynastie datée de 1778 (Pegg, *Cartographic Traditions in East Asian Maps*, *op. cit.*, p. 28-29, fig. 9). Cette pratique existait déjà sous les Ming.

<sup>88</sup> SAGASTER, « Beschreibungen: Landkarten », *op. cit.*, p. 337-342. La plupart des cartes correspondent aux étapes 3 et 4. D'autres n'ont pas été finalisées.

<sup>89</sup> HEISSIG (éd.), *Mongolische Ortsnamen aus mongolischen Manuskript-Karten*, vol. 2, *op. cit.*, p. xii, n. 6. Par ailleurs Heissig mentionne deux cartes qui n'entrent pas dans ce schéma : Hs. Or. 253 qui pourrait être uniquement chinoise et non basée sur un original mongol, et Hs. Or. 33 en mandchou (p. 337).

de la bannière et peut-être des peintres, qui pouvaient être chinois – étaient donc impliquées dans la réalisation de ces cartes.

Le texte des cartes spécifie le titre avec le nom de la bannière (souvent à gauche), la date (à droite), les points cardinaux, les noms de lieu – le principal étant souvent la résidence du prince *jasay*, avec indication de son rang aristocratique –, des indications sur les frontières – noms des bannières adjacentes, directions et distances vers les lieux des bannières voisines, notamment, à l’extérieur du tracé : « bordé par le territoire de » (*nutuy-luya jiqa neyilümüi*) –, et des annotations dans les marges définissant la distance entre les *oboo*-bornes. On trouve également des annotations sur la hauteur des montagnes<sup>90</sup> (en *γajar*), une description de la géographie, des descriptions indiquant les distances entre les points de la carte, des annotations indiquant l’existence de conflits entre les stations-relais et la bannière sur l’usage des pâturages<sup>91</sup>. Des descriptions longues en mongol peuvent être ajoutées sur de grands carrés de papier collés aux côtés de la carte (Hs. Or. 65, Hs. Or. 123).

Des annotations écrites peuvent remplacer des informations qui auraient pu être fournies par des images ou des échelles. La carte n’est que dans de très rares cas accompagnées de légendes<sup>92</sup> (*jiruy-un düürim, jiruy iledkel*). La plupart ont un sceau, parfois deux, huit (Hs. Or. 87 ; Hs. Or. 55 ; Hs. Or. 53), seize (Hs. Or. 135) et dans un cas plus de vingt (Hs. Or. 134). Les sceaux sont généralement apposés sur les textes précisant les frontières de la bannière, ou sur un texte donnant l’histoire de la bannière (Hs. Or. 54, Hs. Or. 106). Sur la carte Hs. Or. 135 les sceaux sont apposés à l’endroit des seize indications frontalières. Ces cartes sont une des meilleures sources pour l’étude des sceaux de princes *jasay* et de lamas réincarnés.

### *Points de vue, perspective mouvante*

Dans les cartes plaçant les *oboo*-bornes dans les 24 ou 48 directions, leurs noms sont généralement écrits suivant ces mêmes directions si bien qu’il faut tourner la carte au fur et à mesure de la lecture des noms d’*oboo* (**fig. 1**). La forme circulaire et l’écriture rayonnante de ces cartes rappellent deux autres types de diagrammes mongols : les généalogies princières, ainsi que les *duγuilang*, « cercles » – qui désignaient au début du XX<sup>e</sup> siècle les pétitions où chacun signait en cercle rayonnant, afin que nul ne fût tenu plus responsable qu’un autre<sup>93</sup>. Lors du colloque, Roberte Hamayon a fait remarquer que pour lire les diagrammes généalogiques gengiskhanides, on les étendait sur une table et c’était les gens qui tournaient autour et non le diagramme que l’on faisait tourner. Peut-être en était-il de même pour les cartes.

Les cartes ont un « haut » et un « bas », un sens dans lequel voir la carte en priorité, qui est donné par la lecture du titre (nom de la bannière) et de la date. Mais la majorité des cartes ont des points de vue multiples, les paratextes pouvant être écrits vers l’intérieur et vers l’extérieur, de même pour les dessins et symboles (de montagnes, de bâtiments...) : on doit tourner la carte (ou autour de la carte) pour la lire (**fig. 2**). Le paysage peut être organisé autour de la résidence du prince. Dans le schéma

---

<sup>90</sup> Voir par exemple Hs. Or. 39 et CHAGDARSURUNG, « La connaissance géographique et la carte des Mongols », *op. cit.*, p. 361-362.

<sup>91</sup> La carte M004 conservée au Japon comporte 30 annotations portant sur un conflit de ce type, et aucune frontière n’est tracée entre les stations-relais et le territoire de la bannière (KAMIMURA, « A Preliminary Analysis of Old Mongolian Manuscript Maps », *op. cit.*, p. 5).

<sup>92</sup> Voir par exemple CHAGDARSURUNG, « La connaissance géographique et la carte des Mongols », *op. cit.*, p. 362-364 et la carte Hs. Or. 103.

<sup>93</sup> Ces cercles révolutionnaires s’opposaient à la vente de terres mongoles aux migrants chinois et aux taxes excessives à la fin des Qing.

dessiné par Kamimura<sup>94</sup> de la carte M012, le texte est écrit dans six directions différentes, segmentant ainsi le territoire. Une partie du territoire est par exemple vue depuis un important col de montagne. Les paratextes à l'extérieur du territoire sont écrits vers l'extérieur (à droite, de gauche à droite, etc.), adoptant ainsi le point de vue d'une personne extérieure regardant vers l'intérieur de la bannière<sup>95</sup>. D'après Kamimura, cela indiquerait que les cartes reflètent le point de vue émique, c'est-à-dire la façon dont les habitants perçoivent le paysage<sup>96</sup>. Deux bons exemples sont une carte du Naiman (Hs. Or. 64) et une de l'Aoqan (Hs. Or. 63) (**fig. 2**). Dans cette dernière les textes changent d'orientation (vers le haut/vers le bas) selon la rive du fleuve. Le nom des fleuves peut aussi suivre leur cours (Hs. Or. 65, Hs. Or. 62). La façade d'un temple peut être inclinée pour faire face au fleuve (Hs. Or. 51). Le texte mongol peut être incliné dans le sens des montagnes, mais pas les traductions chinoises (Hs. Or. 257).

Dans d'autres cas, il n'y a qu'un seul sens de l'écriture et donc un point de vue unique. C'est souvent le cas des cartes de Mongolie-Intérieure (Hs. Or. 25 ; Hs. Or. 61 ; Hs. Or. 24).

### *Éléments de paysage*

Les cartes comportent les éléments suivants :

- montagne (*ayula*) ; montagne boisée (*modu-tai ayula*) ; colline (*toluyai*) ; falaise (*qada*) ;
- ravin (*γuu*) ; grotte (*ayui*) ;
- cours d'eau : rivière (*mören*), fleuve (*γool*) ; affluent, fleuve navigable ;
- lac (*nayur*), mare (*büridü*), lac salé (*dabusu-tai danyu*) ;
- source (*bulay*), source sacrée (*rasiyan*) ;
- forêt (*siyui*), arbre (*modu*) ;
- herbe plume (*lasiagrostis splendens*, Mo. *deresiin*) ;
- sable (*elesü*) ; région sablonneuse (*elesiin mangqa*) ;
- désert, zone semi-désertique (*γobi*), étendue désertique (Hs. Or. 94) ; *siber* (buisson sur un marais, représenté par des cercles jaunes) ;
- ressources naturelles (Hs. Or. 100).

Une grande partie des cartes de Mongolie-Extérieure et occidentale, et certaines de Mongolie-Intérieure ne représentent que le paysage (montagnes et cours d'eau) ; même les *oboo* ne sont pas représentés<sup>97</sup>. La carte Hs. Or. 135 ne montre aucune trace humaine à l'exception d'un *oboo*, et aucune inscription ne permet de localiser les temples ou le campement du prince (**fig. 5a**). Sur la carte Hs. Or. 128, il n'est fait que mention du lieu où a l'habitude de camper le *jasay* ; sur Hs. Or. 46 et Hs. Or. 118 la seule construction figurée est un monastère. Parfois, les noms des monastères et des *oboo* sont écrits mais pas dessinés. On peut comparer deux cartes du même territoire à quelques années d'intervalle ; l'une ne représente que la nature, avec le nom des éléments naturels (Hs. Or. 52) ; l'autre représente quelques monastères (Hs. Or. 53).

<sup>94</sup> KAMIMURA, « A Preliminary Analysis of Old Mongolian Manuscript Maps », *op. cit.*, p. 18.

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>96</sup> *Ibid.*

<sup>97</sup> Berlin, Staatsbibliothek, Hs. Or. 47, Hs. Or. 55, Hs. Or. 27 et Hs. Or. 54, Hs. Or. 123, Hs. Or. 119...

La plupart des cartes combinent les représentations vues d'en haut (notamment pour les rivières, lacs, *yobi*) et les représentations de profil (notamment les montagnes), comme dans les cartes chinoises<sup>98</sup>. Il y a des exceptions : les montagnes sont parfois vues d'en haut (Hs. Or. 65) (**fig. 4d**) ; les lacs en perspective cavalière (Hs. Or. 128).

Le style des montagnes évoque généralement des styles picturaux chinois (Hs. Or. 62) (**fig. 4a**) mais d'autres sont dépeintes dans le style tibétain avec des reliefs très découpés (Hs. Or. 35, Hs. Or. 128, Hs. Or. 86, **fig. 3a, 5b**). Elles peuvent être très différentes sur une même carte : (Hs. Or. 128) : grande montagne en forme de dôme aplati entourée de pics pointus (Hs. Or. 86), série de petites collines, pics isolés dans la steppe, vaste région montagneuse (Hs. Or. 22, Hs. Or. 25). On a là, à l'évidence, des dessins de paysage réel (par exemple : Hs. Or. 135) (**fig. 2**). Selon le règlement édicté par les Qing toutes les montagnes doivent être représentées vues du sud (comme dans la cartographie chinoise), et, certaines chaînes de montagnes importantes doivent être représentées selon leur taille et forme. Mais Kamimura a montré que certaines sont vues d'une autre direction pour souligner leur forme particulière<sup>99</sup>. Une montagne très curieuse est même dotée d'un visage, exemple d'anthropomorphisation d'éléments du paysage (**fig. 4c**). Des chaînes de montagnes blanches peuvent distinguer les sommets enneigés (**fig. 5ac**). Par ailleurs, dans de nombreux cas, les dessins de montagnes ne sont que des répétitions mécaniques des mêmes formes conventionnelles de montagne, sans rapport avec leur forme réelle.

Les montagnes principales, les plus sacrées, sont souvent surmontées d'un ou plusieurs *oboo* (voir ci-dessous), sont plus élevées que les autres et ont une forme particulière ; elles sont souvent qualifiées par les termes *boyda* et *qayiraqan* (« saint, sacré »). Certaines sont boisées, mais les arbres peuvent aussi être décoratifs (Hs. Or. 128). Une montagne des Abayanar, appelée « Boyda ula [*ayula*] », a une forme très particulière avec un sommet en partie plat (Hs. Or. 130 ; également Hs. Or. 19, Hs. Or. 129) : ces montagnes, appelées *sirege*, « trône » étaient particulièrement vénérées en Mongolie car elles représentaient l'autel parfait (**fig. 4b**).

Les variétés d'arbres sont parfois différenciées au point de reconnaître diverses essences<sup>100</sup> (**fig. 6**). On distingue des forêts, des bosquets et des arbres isolés dans la steppe<sup>101</sup>. La steppe est parfois parsemée de touffes d'herbes (Hs. Or. 61). La forêt peut être indiquée par un trait long strié de trois traits courts, peints en vert (Hs. Or. 47) ou par des virgules vertes (Hs. Or. 40).

Les cours d'eau sont des éléments essentiels ; leurs largeurs, leurs affluents, leurs îles sont précisés. On les représente prenant leur source dans les montagnes (**fig. 4a**) ou dans la steppe à partir de petits tourbillons (**fig. 8d**, Hs. Or. 54, M10). On y distingue l'eau coulant uniformément et les rapides et tourbillons (**fig. 5a**, Hs. Or. 54). Les fleuves et leurs affluents, dessinés avec une très grande précision, sont l'objet principal de la carte Hs. Or. 103 qui ne comporte que peu d'autres indications. Fleuves et affluents peuvent également être grossièrement dessinés de façon arborescente (Hs. Or. 18). La direction du cours d'eau peut être indiquée par une flèche (**fig. 8c**) ou par la direction d'écriture de son

---

<sup>98</sup> Selon Maxwell K. HEARN, cette convention viendrait de l'écriture chinoise, où le caractère *chuan* 川 (rivière) est une projection du dessus tandis que *shan* 山 (montagne) représente trois pics en vue frontale (« Pictorial Maps, Panoramic Landscapes, and Topographic Paintings: Three Modes of Depicting Space During the Early Qing Dynasty », in Jerome SILBERGELD, Dora C. Y. CHING, Judith G. SMITH et Alfreda MURCK (éd.), *Bridges to Heaven. Essays on East Asian Art in Honor of Professor Wen C. Fong*, Princeton (N. J.) : P. Y. and Kinmay W. Tang Center for East Asian Art, in association with Princeton University Press, 2011, p. 96).

<sup>99</sup> KAMIMURA, « A Preliminary Analysis of Old Mongolian Manuscript Maps », *op. cit.*, p. 19 et fig. 3.

<sup>100</sup> Berlin, Staatsbibliothek, Hs. Or. 64 : saules ; Hs. Or. 24 : pins aux aiguilles vers le bas ou vers le haut.

<sup>101</sup> Inscriptions désignant des arbres solitaires : Hs. Or. 24, Hs. Or. 16.

nom<sup>102</sup>. Les lacs et cours d'eau sont ornés de vaguelettes, de motifs arrondis formant comme des écailles et remplis de traits (Hs. Or. 111, Hs. Or. 135, **fig. 7c, 11b**), bordés de joncs (Hs. Or. 24) ou d'herbes diverses (Hs. Or. 254, **fig. 7a**). Dans un cas, des traits concentriques représentent la profondeur du lac (**fig. 7b**). Les cartes ne distinguent pas les cours d'eau permanents de ceux habituellement asséchés en été, comme le font certaines cartes chinoises<sup>103</sup>.

Les points d'eau sont naturellement des éléments stratégiques en zone désertique. Les sources, comme les puits, peuvent être indiquées par un carré indiquant peut-être une petite construction (**fig. 8b**, Hs. Or. 55). La forme des *γobi* est précisément indiquée (**fig. 8a**) ; ils sont souvent conventionnellement marqués par des points dans un cercle ou des spirales (Hs. Or. 55, Hs. Or. 106). Les zones sableuses sont indiquées par des traits parallèles discontinus (Hs. Or. 134), des ondulations (Hs. Or. 135) ou des points et formes variées (Hs. Or. 129).

Des éléments « décoratifs », non nécessaires à la compréhension de la carte, sont fréquents : cours d'eau ornés d'écailles rappelant le corps serpentiforme des divinités locales aquatiques *luus* (**fig. 7c, 11b**, Hs. Or. 131, Hs. Or. 135), lac rempli de vagues tumultueuses (Hs. Or. 23). De manière générale les cartes de Mongolie-Intérieure sont plus ornées, plus pictographiques, avec plus de détails. Dans certains cas, il est difficile de savoir si la forme des montagnes alternativement arrondies et pointues est décorative (M13).

### *Constructions et habitats nomades*

Les constructions et habitats nomades comportent :

- la résidence du prince régnant (*jasay*) – campement de yourtes ou bâtiment en dur (*jasay noyan-u sayuysan ger*) ;
- l'administration de la bannière : *yamun, alban-u ger, alban-u yajar* (administration/tribunal de la bannière), bâtiments administratifs ;
- le campement de hautes réincarnations (comme l'Ilayuysan qutuytu, M005) ;
- des yourtes, des maisons isolées (*ger*), ou groupées (*ayil*) ;
- des villes (surtout en Mongolie-Intérieure) ;
- de nombreux monastères (*süme, keyid*), des temples, des *stūpa* (*suburyan*) ;
- des églises (Hs. Or. 62), des temples de la religion populaire chinoise (Hs. Or. 64) ;
- des *oboo* au sommet des montagnes, sur les cols, derrière les monastères ;
- des routes (Hs. Or. 61), des chemins (*jam*), de couleur jaune. Hs. Or. 101 représente 6 routes caravanières menant à Urga ;
- des ponts (*gügürge*) (Hs. Or. 61 ; Hs. Or. 65) ;
- des stations-relais de poste (*örtege*, ch. *zhan* 站) représentées par des petites maisons en Mongolie-Intérieure (Hs. Or. 57) ;
- des canaux (*subay*), des puits (*qudduy*) ;
- un chemin de fer (*temür jam*) ; des lignes télégraphiques (*temür utasun*) ;
- des tombes : sorte de demi-*stūpa* vu de profil dans une enceinte avec porte surmontée d'un pavillon (Hs. Or. 43 : *bumba kegür*) ;
- la Grande Muraille ;
- les passes ou portes (*qayalγa*) de la Grande Muraille et autres murs (Hs. Or. 43, Hs. Or. 23).

<sup>102</sup> INOUE, « Old Maps Showing Erdene Zuu Monastery », *op. cit.*, p. 225.

<sup>103</sup> Sur la carte de la visite de l'empereur Qianlong aux tombes ancestrales, les cours d'eau asséchés sont en marron-rouge (PEGG, *Cartographic Traditions in East Asian Maps, op. cit.*, p. 28-29, fig. 9).

Les bannières de Mongolie-Intérieure, plus peuplées et relativement plus urbanisées, comportent beaucoup plus de noms d'habitations, de résidences princières et de monastères (Hs. Or. 42). Comme le remarque Cordell Yee pour les cartes chinoises, on note une préoccupation administrative de valoriser le campement ou la résidence du prince, les *yamen* et les monastères<sup>104</sup>. Souvent au centre de la carte se trouve la résidence du prince et, non loin, le monastère attaché à la résidence, symbolisant l'union du politique et du religieux (*qoyar yosu*, « les deux lois/systèmes – l'État et la religion », **fig. 2**) ; ces architectures sont plus grandes que les autres éléments de la carte. Pour les bannières monastiques, c'est le monastère du lama réincarné qui est au centre de la carte (M010). Mais de nombreuses bannières de Mongolie-Extérieure et occidentale ne représentent ni ne nomment l'emplacement de la résidence princière.

Les bâtiments (temples, monastères, *stūpa*, habitations, villages) et campements *ayil* sont vus de face (**fig. 10b, 11b**), ou en perspective cavalière (**fig. 10d, 11c, 12a, 12b**) ; les villes sont représentées par le plan des murailles vues de haut (**fig. 10a, 14c**) ou, schématiquement, en perspective cavalière avec des pavillons surmontant leurs quatre portes orientées (Hs. Or. 105) : on peut dans de nombreux cas parler de « pictogrammes ». Une ville des Qorcin a un plan cruciforme à redents (Elemtü qota, Hs. Or. 43). Lorsqu'un *stūpa* est représenté dans une enceinte (il peut s'agir de l'enceinte du *stūpa* ou plus fréquemment, d'une ville), ou à côté d'une enceinte, celle-ci est vue en plan et le *stūpa*, de face (**fig. 15a**, Hs. Or. 51). Un bâtiment peut exceptionnellement être représenté vu du dessus (**fig. 15c**, Hs. Or. 51).

Les campements princiers et bâtiments administratifs sont dans la plupart des bannières de Mongolie-Intérieure un seul ou plusieurs bâtiments en dur de style chinois au toit orné (**fig. 11a**, Hs. Or. 126, Hs. Or. 63), ou un simple groupement de maisons (Hs. Or. 64, Hs. Or. 111). L'architecture est parfois suggérée par un cercle inscrit dans un carré (Hs. Or. 65). Les bâtiments peuvent adopter plusieurs points de vue différents et être accompagnés d'une yourte (Hs. Or. 112). En Mongolie-Extérieure et dans les Ordos (**fig. 10b**, Hs. Or. 17, Hs. Or. 15, Hs. Or. 109) la résidence princière est représentée par une ou plusieurs yourtes somptueuses (généralement trois yourtes alignées, **fig. 9**), par exemple sur la carte M10 : yourte ornée d'un motif de six « pattes » rouges. Sur deux cartes de la bannière Otoy (Ordos), les temples à étages se distinguent nettement des yourtes princières avec motifs « à pattes » rouges (Hs. Or. 17, Hs. Or. 19 et Hs. Or. 108 : trois yourtes princières et temple au toit doré). Trois yourtes princières d'Üüsin ont un toit trapézoïdal (**fig. 12c**, Hs. Or. 109).

Ce sont les monastères qui adoptent les formes les plus variées, représentés généralement par un seul temple (Hs. Or. 19, Hs. Or. 137, Hs. Or. 28), une porte d'enceinte (Hs. Or. 137) ou plus rarement par un ensemble de bâtiments disposés autour d'une cour (Hs. Or. 61) et ceints d'un mur (M10). Il s'agit généralement d'un symbole conventionnel (le même petit dessin de bâtiment à toit chinois est utilisé pour tous les monastères : **fig. 11d**), auquel on peut donner une taille plus grande et un ou deux étages pour symboliser un plus grand complexe (**fig. 12c**, Hs. Or. 692, Hs. Or. 114), ou des toitures peintes en jaune-or (Hs. Or. 17). Ils adoptent souvent des formes fantaisistes (Hs. Or. 28, Hs. Or. 125). Des temples peuvent être à moitié cachés par une montagne (**fig. 10a**, Hs. Or. 51, Hs. Or. 137, Hs. Or. 141) ou entourés d'un bois (Hs. Or. 62). Sur de nombreuses cartes, les établissements religieux sont souvent

---

<sup>104</sup> Cordell D. K. YEE, « Chinese Maps in Political Culture », in HARLEY et WOODWARD (éd.), *The History of Cartography*, vol. II, livre 2, *op. cit.*, p. 71-95.

les seuls bâtiments fixes, et même la résidence princière n'est pas figurée. Occasionnellement les monastères sont représentés comme des yourtes<sup>105</sup>.

Sur les cartes de Mongolie-Intérieure le cartographe peut dépeindre des temples différents. Souvent, c'est dans un but esthétique pour rompre la monotonie, mais sur certaines cartes, on distingue des temples de style tibétain et d'autres couverts de toits chinois (**fig. 11c, 12cd**, Hs. Or. 60 ; Hs. Or. 61). Sur les cartes les plus élaborées et les plus picturales de Mongolie-Intérieure orientale, l'architecture monastique représentée en vue cavalière est très développée, avec un souci de représenter les principaux temples, en particulier la grande salle d'assemblée, bâtiment central du monastère (**fig. 12abd**), comme sur une carte/vue panoramique des monts sacrés Wutai 五臺山 (province du Shanxi, Chine) gravée par un lama mongol en 1846<sup>106</sup>, ou sur les peintures contemporaines de type *thang ka* représentant un monastère. Sur la carte Hs. Or. 136 on reconnaît l'architecture et la grande salle d'assemblée de plan concentrique<sup>107</sup> du principal monastère de la bannière Siregetü küriye appelé Küriye (ch. Xingyuansi 興源寺, ici « Kulunzhao » 庫倫召, Josotu, Mongolie-Intérieure) (**fig. 12a**). On a donc ici la volonté de reproduire un bâtiment précis.

Les *stūpa* de style tibétain peuvent être assez ressemblants (Hs. Or. 108) ou simplifiés (Hs. Or. 109, Hs. Or. 137) ; certains sont des architectures tout à fait particulières qui nous renseignent sur des édifices disparus, tel le grand *stūpa* blanc de la bannière Bayarin avec un corps tibétain surmonté de sept larges parasols (**fig. 13c**). Ce sont souvent de grands édifices sans lien apparent avec un monastère. On trouve également des pagodes chinoises à plusieurs étages ou niveaux, souvent d'époque Kitan-Liao (Hs. Or. 40, Hs. Or. 22), parfois représentées de manière fantaisiste (**fig. 13d**).

La ville d'époque Kitan de Kerülen Bars qota (actuellement dans le district de Tsagaan ovoo sum, province Dornod) est, avec quelques *oboo*, la seule construction figurée sur la carte Hs. Or. 142. Elle est représentée par un *stūpa* à étages inscrit dans un carré rouge et un autre *stūpa* à côté. Les Huit palais blancs conservant les reliques de Chinggis Khan et de ses épouses (*Cinggis qan-u ordon*, représentés par deux tentes *comcoγ* au toit pointu, bien distinctes des yourtes), ainsi que son étendard noir (*qara süilde*) sont représentés sur deux cartes de la bannière Vang des Ordos (**fig. 11d**, Hs. Or. 15).

Les habitations sont des maisonnettes de plain-pied avec porte et fenêtres, au toit en pente (Hs. Or. 40) ou plat (Hs. Or. 19), de petites huttes au toit de chaume avec une seule ouverture (Hs. Or. 136), ou quelques traits simplifiés évoquant des toits à versants (Hs. Or. 137). On ne peut savoir si le nombre de maisons reflète la population de villages et de villes (Hs. Or. 25). Une ville dense aux toits gris-bleu dominée par une pagode – Ulayan qada<sup>108</sup> – et plusieurs villages, précédés de deux grands mâts rouges sont représentés dans la bannière Ongniyud (**fig.10c**).

Les puits peuvent être deux cercles concentriques ornés de motifs (Hs. Or. 54) ou plus fréquemment, comme les sources, deux carrés imbriqués (Hs. Or. 128). Des petits bâtiments abritent des grottes (Hs. Or. 23).

---

<sup>105</sup> Selon G. KLÜSER des monastères mobiles peuvent être représentés par des petits bâtiments et vice-versa (communication personnelle).

<sup>106</sup> Cette carte a été gravée au monastère Cifusi 慈福寺 du Wutaishan et existe en de nombreuses versions imprimées (Isabelle CHARLEUX, *Nomads on Pilgrimage. Mongols on Wutaishan (China), 1800-1940*, Leyde, Boston, Cologne : Brill, 2015, p. 171-177).

<sup>107</sup> CHARLEUX, *Temples et monastères de Mongolie-Intérieure*, op. cit., p. 256-257.

<sup>108</sup> SAGASTER, « Beschreibungen : Landkarten », op. cit., p. 418, lit « Olan qada » mais il s'agit bien d'Ulayan qada, en chinois Chifeng 赤峰.

La Grande Muraille est représentée de profil, scandée de bastions (**fig. 14a, 14c**, Hs. Or. 112, Hs. Or. 18, Hs. Or. 692). Les routes sont tracées en jaune et partiellement cachées par le relief des montagnes (Hs. Or. 61). En bas (sud) de la carte Hs. Or. 23 est représentée la « palissade de saules », barrière symbolique protégeant les terres mandchoues dans le nord-est (**fig. 14b**).

Ces cartes nous fournissent de précieux renseignements sur les architectures disparues : architectures monastiques mongoles, *stūpa* et surtout villes, villages et temples chinois dont l'histoire n'a jamais été écrite, ainsi que sur les structures hiérarchiques sociales et religieuses, et sur les structures économiques.

### *Les oboo et les frontières*

- Des *oboo*-bornes délimitant les frontières ;
- Des postes-frontières (*qarayul*, *ger qarayul*, ch. *kalun* 卡倫)<sup>109</sup>.

Les cartes distinguent clairement deux types d'*oboo* : les *oboo* rituels et les *oboo* marqueurs de frontières. Les *oboo* rituels servent d'autel pour les rituels communautaires aux divinités maîtres du terroir, en particulier les divinités montagnes : les montagnes sont souvent surmontées d'un ou plusieurs *oboo*, hérissés de drapeaux (Hs. Or. 65, **fig. 3b, 3c**).

Le deuxième type d'*oboo*, qui marque la frontière (*nutuy-un jiqa-yin oboya*, *kijayar neyilegsen yajar-tu bayiyuluysan temdegtü oboya*) est un élément principal de la carte<sup>110</sup>. L'emplacement et le nom de ces bornes sont les éléments les plus importants pour la connaissance des tracés de frontières. Le Lifanyuan imposait une amende aux Mongols qui franchissaient sans autorisation les frontières de leur bannière ; ces *oboo* indiquaient donc aux éleveurs la localisation de la frontière à ne pas traverser. Les officiels de la bannière étaient tenus de vérifier chaque année qu'ils étaient bien en place et les réparer<sup>111</sup>.

Des *oboo* peuvent aussi marquer les frontières des pâturages des stations-relais suite à des conflits avec les éleveurs de la bannière<sup>112</sup>, ainsi que les zones « réservées » (*qoriγ* – territoires où il était interdit de chasser, couper des arbres, faire paître ses troupeaux, cultiver la terre, etc., voire de pénétrer : *qoriγ* entourant les monastères et les résidences princières ; montagnes sacrées, cimetières)<sup>113</sup>. Mais il ne semble pas que les *qoriγ* soient marqués sur les cartes.

L'emplacement de ces *oboo*-bornes correspondait au système des 24 (ou 48) directions (24 ou 48 *oboo*, mais parfois 32, 60, 69 marqués sur les cartes et indiquant les directions<sup>114</sup>). Ils sont

---

<sup>109</sup> Voir CONSTANT, « Le gouvernement de la Mongolie sous les Qing », *op. cit.*, p. 75.

<sup>110</sup> Les bornes peuvent occasionnellement être des *oboo* de bois (*modon-i oboya*, **fig. 16a**) ou des inscriptions (*payija-yin oboya*). Comme l'a noté G. KLÜSER, une des plus anciennes cartes, la carte Kotwicz IV datée de 1805 (INOUE, « Old Maps Showing Erdene Zuu Monastery », *op. cit.*, p. 221) ne montre pas d'*oboo*-bornes (G. KLÜSER, communication personnelle).

<sup>111</sup> HEISSIG, « Über mongolische Landkarten », *op. cit.*, p. 130-131 ; Constant, « Le gouvernement de la Mongolie sous les Qing », *op. cit.*, p. 76, 79.

<sup>112</sup> M002 (KAMIMURA, « A Preliminary Analysis of Old Mongolian Manuscript Maps », *op. cit.*, p. 3).

<sup>113</sup> Henry SERRUYS traduit un extrait du code *Lifanyuan zeli* 理藩院則例 (publié en 1817, cité dans l'édition de 1895) : « boundary marks to be set up (around) reserved pasture lands : every Mongol banner shall dig (holes) and erect landmarks on the boundaries of reserved pasture lands and draw up a book stamped with the (Banner) seal to be kept in the files » (« Mongol 'Qoriγ' : Reservation », *Mongolian Studies* 1974 (publié en 1975), p. 83).

<sup>114</sup> KOLLMAR-PAULENZ, « From Political Report to Visual Representation », *op. cit.*, p. 369-371. Par exemple Hs. Or. 74 a 24 *oboo* ; Hs. Or. 101 représente 69 *oboo*. Mong. 562 (Royal Library, Copenhague) a 35 annotations rayonnant à l'extérieur de la frontière identifiant la position directionnelle des *oboo* (HERB, « Appendix 15.4 :

fréquemment numérotés<sup>115</sup> d'ouest en est ou dans le sens de la marche du soleil (comme les mouvements effectués pendant les rituels), de même que les postes-frontière (les Chinois numérotent les points frontière dans l'autre sens<sup>116</sup>).

Les *oboo* sont figurés au sommet de montagnes reliées entre elles par un trait continu noir ou rouge (**fig. 16a**) ou pointillé (Hs. Or. 35). Ils peuvent être aussi représentés par des cercles reliés entre eux par un trait continu (Hs. Or. 86, Hs. Or. 55), ou par des triangles (leur nom est relié au triangle par des pointillés : **fig. 16b**), ou encore par un ou deux points noirs (Hs. Or. 255) ou formes circulaires noires (Hs. Or. 133). Un grand nombre de cartes, notamment de l'ouest de la Mongolie (Jasaytu qan et Sayin noyan qan) ainsi qu'en Mongolie-Intérieure (Hs. Or. 16, Hs. Or. 254, Hs. Or. 129) ne représentent pas ces *oboo* mais donnent leurs noms, ou n'en donnent que quelques-uns (**fig. 1, 15c, 16b**). La frontière est alors généralement indiquée par un trait pointillé, plus rarement par un trait continu (Hs. Or. 16). Ce trait suit souvent la forme des montagnes mais on trouve aussi des tracés rectilignes sur des portions de frontières (Hs. Or. 14, Hs. Or. 121). Un trait continu qui jouxte un trait pointillé peut indiquer une ancienne frontière (**fig. 15b**, Hs. Or. 52). Un paratexte peut expliquer les éléments naturels formant la frontière. On constate que les frontières sont souvent naturelles – rivières, lacs, chaînes de montagne (Hs. Or. 120, Hs. Or. 60). Les postes-frontière sont symbolisés par des rectangles et des croix (Hs. Or. 117).

### *Des cartes scientifiques ou artistiques ?*

Les publications sur les cartes chinoises et mongoles tendent à classer les cartes qui ne correspondent pas à la cartographie scientifique d'aujourd'hui dans la catégorie « peinture<sup>117</sup> ». En fait on ne peut tracer de frontière nette entre peinture (esthétique) et carte (informative) : on a plutôt un continuum allant de la carte illustrée au « paysage panoramique » et à la « peinture topographique<sup>118</sup> ».

Les cartes de bannière mongoles adoptent les conventions quasi-scientifiques des cartes chinoises contemporaines – ce sont des diagrammes schématiques, basés sur des mesures mathématiques précises et des relevés topographiques, avec une échelle fixe, une grille de lignes longitudinales et latitudinales, et (dans une certaine mesure) une standardisation des conventions. Ces dernières ont été influencées par la cartographie européenne introduite par les Jésuites en Chine au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>119</sup>, mais

---

Mongolian Cartography », *op. cit.*, p. 684). On peut trouver jusqu'à 120 noms dans le rapport de frontière C002 (FUTAKI, « A Description of Boundary Reports », *op. cit.*, p. 32-33).

<sup>115</sup> La numérotation des *oboo*-bornes est systématique dans le Jasaytu qan, mais seules quelques cartes de bannières du Tüsiyetü qan et des *ayimay* occidentaux les numérotent (FUTAKI, « A Description of Boundary Reports », *op. cit.*, p. 29-30).

<sup>116</sup> KAMIMURA, « A Preliminary Analysis of Old Mongolian Manuscript Maps », *op. cit.*, p. 4.

<sup>117</sup> SMITH, « Mapping China's World », *op. cit.*

<sup>118</sup> HEARN, « Pictorial Maps, Panoramic Landscapes, and Topographic Paintings », *op. cit.*, p. 113 ; KOLLMAR-PAULENZ, « From Political Report to Visual Representation », *op. cit.* Pour ces raisons et parce que le terme mongol pour carte est « peinture de territoire », les spécialistes préfèrent le terme de « carte picturale ».

<sup>119</sup> Voir la carte de l'empire, *Huangyu quanlantu* 皇輿全覽圖 (carte compréhensive du territoire de l'empire), 1718, première carte utilisant latitude et longitude et techniques de relevés géographiques, créée par les Jésuites. D'après YEE (« Traditional Chinese Cartography and the Myth of Westernization », in HARLEY et WOODWARD (éd.), *The History of Cartography*, vol. II, livre 2, *op. cit.*, p. 170-201) et HEARN (« Pictorial Maps, Panoramic Landscapes, and Topographic Paintings », *op. cit.*), l'influence des techniques cartographiques jésuites sur les cartes chinoises a en fait été très faible avant la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, contrairement à ce qu'affirme Joseph NEEDHAM (« Geography and Cartography », *Science and Civilization in China*, Cambridge, 1954, Vol. III, pt. 22, p. 497-590). Voir également CAMS, *Companions in Geography*, *op. cit.*

la « mathématisation de l'espace » ne sera généralisée qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>120</sup>. Mais comme les cartes produites en Chine, les cartes de bannière introduisent des échelles et points de vue variables et des éléments pictographiques. Les bâtiments et montagnes sont généralement vus de face ou en perspective axonométriques alors que lacs et cours d'eau sont vus de dessus. La taille des centres politiques, administratifs et religieux, de certains *oboo* ou d'une source particulièrement importante dans la vie des habitants est proportionnelle à son importance et non à sa taille réelle, les agrandissements permettant également de montrer un plus grand niveau de détail. Les distances entre les objets, autant que j'ai pu en juger, sont souvent approximatives, ce qui importe peu puisque c'est le texte qui donne les distances exactes. G. Klüser remarque que certains objets importants comme de grands lacs ou hautes montagnes n'ont pas été représentés alors que d'autres, négligeables selon notre point de vue, le sont<sup>121</sup>.

Plusieurs chercheurs ont souligné de nombreuses inexactitudes sur les cartes chinoises de la fin de l'empire : R. Smith remarque que des sites sont volontairement relocalisés ou modifiés pour leur donner une position géomantique plus favorable<sup>122</sup>, mais, pour M. Hearn, les erreurs, approximations et distorsions sont souvent involontaires. L'échelle n'est pas jugée importante parce que les informations écrites indiquent la distance entre les sites : c'est le texte écrit et non l'image qui reste la source première d'autorité<sup>123</sup>. Les recherches sur les cartes mongoles ne sont pas encore assez avancées pour répondre à ces questions.

Néanmoins, si on les compare avec des cartes actuelles, les cartes de bannière, grâce à leur grand nombre de toponymes, permettraient aujourd'hui de s'orienter (même si ce n'est pas leur objectif premier)<sup>124</sup>. Heissig a souligné combien ces cartes étaient précises et permettaient de localiser un grand nombre de monastères notamment<sup>125</sup>. En tous cas, elles étaient considérées comme « scientifiques » par leurs auteurs et par le Lifanyuan.

Aux cartes de bannière, on peut opposer des cartes beaucoup plus pictographiques ou « culturelles »<sup>126</sup>, telles la vue panoramique du Wutaishan de 1846 mentionnée ci-dessus, et une peinture murale comparable représentant également les monastères des monts Wutai<sup>127</sup>. Ces dernières utilisent vues cavalières, représentations d'êtres vivants (hommes, caravanes de chameaux, animaux

---

<sup>120</sup> YEE, « Traditional Chinese Cartography and the Myth of Westernization », *op. cit.*, p. 185-186. Comme le montre Smith (« Mapping China's World », *op. cit.*, p. 91-92), c'est à partir des années 1880 et surtout avec la guerre sino-japonaise de 1894-1895 que la cour Qing commence à actualiser et standardiser ses pratiques géographiques et cartographiques.

<sup>121</sup> G. KLÜSER, communication personnelle.

<sup>122</sup> SMITH, « Mapping China's World », *op. cit.*, p. 60.

<sup>123</sup> HEARN, « Pictorial Maps, Panoramic Landscapes, and Topographic Paintings », *op. cit.*, p. 96.

<sup>124</sup> Des sources mentionnent aussi des cartes donnant l'itinéraire d'un point à un autre et représentant les puits, montagnes et cours d'eau, mais je n'en connais aucune qui aurait été préservée. Pour une mention de carte utilisée par un moine : Malcom ROSHOLT, « To the Edsin GOL: A Wisconsinite's Journey in Inner Mongolia, 1935 », *The Wisconsin Magazine of History*, Vol. 60, No. 3 (Spring, 1977), p. 219. La carte du Wutaishan gravée en 1846 est une carte destinée à l'orientation et à la vénération des pèlerins ; malgré les fortes distorsions d'échelle et l'emplacement approximatif des monastères, elle permet à un pèlerin d'aujourd'hui de s'orienter.

<sup>125</sup> HEISSIG, « Einleitung », *op. cit.*, p. IX, n. 6.

<sup>126</sup> La plus ancienne serait un rouleau horizontal de style chinois représentant en « paysage panoramique » le trajet du tribut de la cour d'Altan qan (1507/8-1582) de Guihua cheng 歸化城 (Kökeqota) à Pékin, suivi d'une lettre adressée à l'empereur Ming. Il est conservé à l'Académie des Sciences de Russie de Saint-Petersbourg (CHARLEUX, *Temples et monastères de Mongolie-Intérieure*, *op. cit.*, p. 48-49).

<sup>127</sup> Cette peinture de la fin du XVIII<sup>e</sup> ou début du XIX<sup>e</sup> siècle est située au premier étage de la salle d'assemblée du Badyar coyiling süme en Mongolie-Intérieure (CHARLEUX, *Nomads on Pilgrimage*, *op. cit.*, p. 171-177).

sauvages), d'apparitions de bouddhas et divinités, de nuages et nuées. Nettement plus « scientifiques » à nos yeux, les cartes de bannière ne représentent ni animaux, ni humains, ni êtres surnaturels.

\* \* \*

L'intérêt de ces cartes de bannière est qu'elles forment un corpus relativement homogène – produit à une époque particulière selon des conventions données pour répondre à une demande d'information de l'administration centrale –, et pourtant infiniment diverse avec des qualités esthétiques et culturelles indéniables.

La raison de leur réalisation est avant tout politique ; elles répondaient à des exigences administratives concrètes. La localisation fréquente de la résidence du prince ou du lama réincarné au centre d'une carte signifie la position symbolique de l'autorité centrale (ce que l'on retrouve dans les cartes chinoises<sup>128</sup>). Ce but politique est double : l'État central devait connaître les frontières et le relief de son territoire pour mieux le contrôler, en gérer les conflits (on a vu le rôle que pouvaient jouer les cartes dans la résolution de conflits locaux) et y mener, si besoin, des interventions militaires pour réprimer des révoltes. À la fin des Qing, l'État cherche aussi à localiser les ressources naturelles mongoles qu'il décide alors d'exploiter : les cartes ouvrent des possibilités de colonisation. De nombreux travaux récents ont souligné le rôle des pratiques cartographiques dans la possession d'un territoire et la construction d'un État-nation ; représenter un territoire est un moyen de le revendiquer<sup>129</sup>. Comme le montre Futaki, les cartes et les rapports de frontières reflètent les changements de politiques gouvernementales, et nous permettent d'observer le processus de construction de la nation ; entre 1911 et 1921 on y observe l'établissement de nouvelles unités administratives<sup>130</sup>.

Pour Herb, « il est difficile d'isoler des éléments indigènes mongols des cartes existantes », étant donné que les cartes mongoles apparaissent à une période où les traditions cartographiques de pays voisins sont déjà solidement établies<sup>131</sup>. Les cartes mongoles appartiennent sans aucun doute à l'ensemble culturel chinois, ce qui se traduit tant dans la conception (puisqu'elles suivent les règles cartographiques chinoises) que dans la peinture : on y retrouve l'emploi de perspectives variables, de points de vue changeants qui demandent au lecteur de changer d'orientation, l'importance accordée au texte, la quasi absence de système géométrique, la taille relative des objets sans lien systématique avec leurs dimensions et distances réelles, les mêmes modes de représentation des éléments naturels, des constructions et des couleurs similaires. On peut les comparer à des cartes du Xinjiang sous les Qing<sup>132</sup>.

Mais les cartes mongoles ont aussi leurs spécificités, on l'a vu : d'abord pour un grand nombre d'entre elles, l'organisation circulaire (qu'elles soient ou non inscrites dans un cercle) avec inscriptions

---

<sup>128</sup> YEE, « Chinese Maps in Political Culture », *op. cit.*

<sup>129</sup> HARLEY, 1992 ; pour la Chine de la fin de l'empire : HOSTETLER, *Qing Colonial Enterprise. Ethnography and Cartography in Early Modern China*, *op. cit.*, CAMS, *Companions in Geography*, *op. cit.* Voir également le récent numéro de *Cross-Currents* (2016) sur les « Cartographic anxieties », qui porte sur la violence accompagnant l'entreprise de construction des nations, et l'écart entre les représentations étatiques et les imaginaires individuels, ethniques ou religieux.

<sup>130</sup> FUTAKI, « A Description of Boundary Reports », *op. cit.*

<sup>131</sup> HERB, « Appendix 15.4: Mongolian Cartography », *op. cit.*, p. 682.

<sup>132</sup> CAO Wanru 曹婉如, ZHENG Xihuang 鄭錫煌 et HUANG Shengzang 黃盛璋, *Zhongguo gudai dituji – Qingdai* 中国古代地图集 – 清代 [An Atlas of ancient maps in China – dynasty Qing], Beijing : Wenwu chubanshe, 1997, fig. 69 à 76.

rayonnantes de marqueurs de frontières, qui rappelle les arbres généalogiques, les *duyuilang* mais aussi les *maṅḍala* et nombreux diagrammes de protection d'origine tibétaine. Ces caractéristiques, plus marquées en Mongolie-Extérieure, reflètent une manière proprement mongole de percevoir le territoire. Autres caractéristiques, l'importance accordée aux formes de certaines montagnes voire à leur personnalisation, certaines étant vues depuis une autre direction que le sud contrairement aux réglementations ; les orientations avec l'ouest ou le nord-ouest en haut, les points de vue multiples<sup>133</sup> ; les influences tibétaines dans le dessin de certaines montagnes ; les unités de mesure locales utilisées. D'autres différences avec les cartes chinoises s'expliquent par les spécificités des terres mongoles : quasi absence de distinction de hiérarchie administrative (symboles différents utilisés pour distinguer les capitales provinciales, préfectures, etc.), importance des repères naturels, présence d'*oboo*, d'habitats nomades... Un grand nombre de cartes ne respectent pas les règles établies par le Lifanyuan et sont plus pictographiques, avec un grand nombre de détails « décoratifs » : il apparaît évident que les Mongols faisaient des cartes pour le Lifanyuan mais aussi pour eux, et ont pris un grand plaisir à les dessiner. On a véritablement un point de vue émique montrant comment les princes se représentent leur bannière et en particulier, leur propre campement ou résidence qui en est le cœur. On peut donc pleinement les considérer comme des productions mongoles. Kamimura souligne les tensions entre les tentatives d'homogénéiser et de standardiser les cartes par les règlements les Qing et les résistances locales, expliquant la permanence de quelques caractéristiques émiques. Comme le souligne K. Kollmar-Paulenz, « Les cartes, cependant, non seulement représentent les normes et les valeurs d'une société donnée, mais aussi elles les rehaussent et les façonnent en hiérarchisant leur espace<sup>134</sup> ».

Nous n'avons pas de renseignement sur les cartographes – étaient-ils des fonctionnaires de l'administration de la bannière, ou peut-être des moines-peintres ? –, ni sur les méthodes de mesures. Comment les Mongols ont-ils été formés à ces techniques, et le gouvernement central envoyaient-ils des cartographes<sup>135</sup> ? Dans tous les cas, la quasi-absence de l'influence de la peinture bouddhique tibéto-mongole permet de les classer parmi les rares « peintures profanes » mongoles.

Les cartes de bannière sont loin d'avoir épuisé la richesse d'informations qu'elles contiennent : ce sont, comme le dit K. Kollmar-Paulenz, des « fenêtres sur des moments particuliers de l'histoire<sup>136</sup> ». Dans la suite de ce travail, je projette de mettre en rapport avec la géographie réelle les cartes de quatre bannières de Mongolie-Intérieure (orientale et Ordos), Extérieure et occidentale, en me focalisant sur les monastères et les lieux sacrés (montagnes, sources, fleuves vénérés), pour mettre en valeur les différences entre le monde imaginé et le monde vécu, et mieux en comprendre les raisons.

---

<sup>133</sup> KAMIMURA, « A Preliminary Analysis of Old Mongolian Manuscript Maps », *op. cit.*, p. 20.

<sup>134</sup> KOLLMAR-PAULENZ, « From Political Report to Visual Representation », *op. cit.*, p. 358.

<sup>135</sup> En Chine, les cartographes étaient des lettrés et non des artisans ou « techniciens ».

<sup>136</sup> Kären WIGEN, « Introduction », in *Cartographic Japan. A History in Maps*, Kären WIGEN, Sugimoto FUMIKO et Cary KARACAS (éd.), Chicago : University of Chicago Press, 2016, p. 2.

## Illustrations

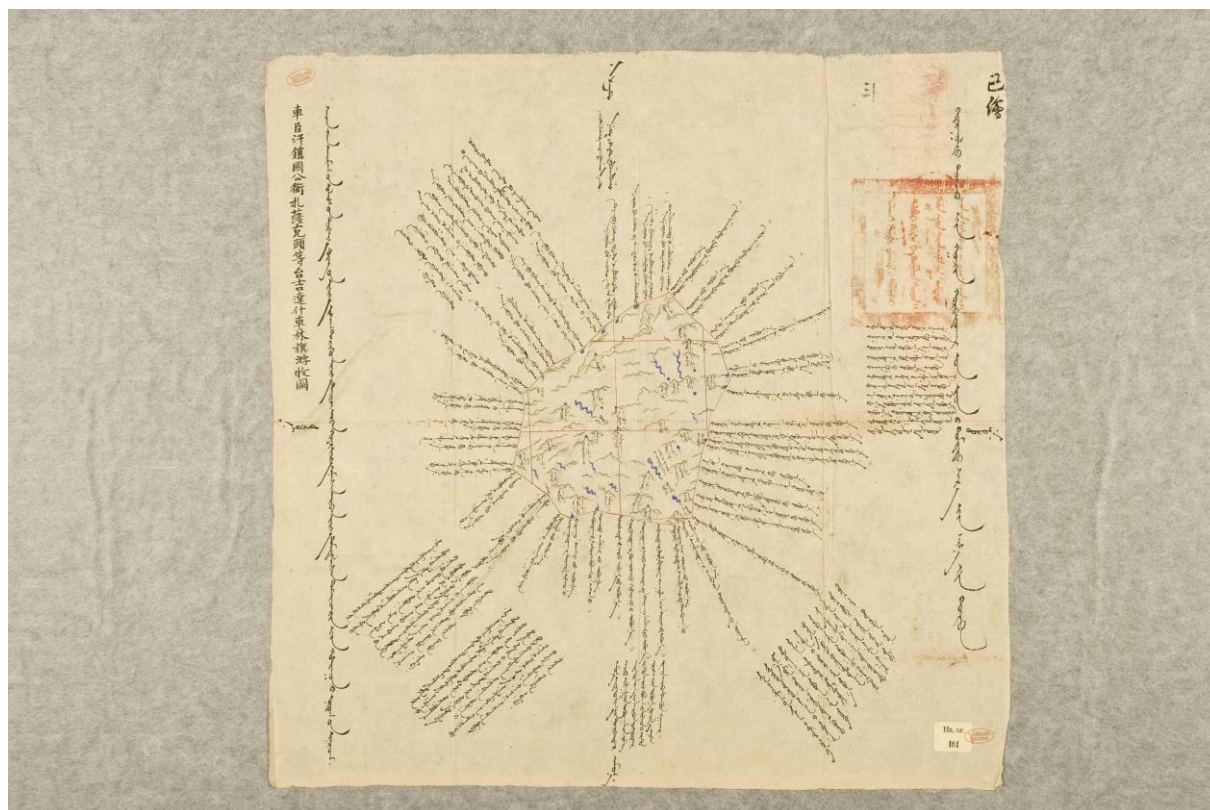


FIGURE 1. Carte de la bannière Dasicering de l'*ayimay* Secen qan, Mongolie-Extérieure, datée (1907), encre et couleurs sur papier, 52,5×52,5 cm, sceau en mongol et mandchou (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 161, cat. 738). La carte est en mongol, seul le titre, à gauche, est traduit en chinois. C'est un exemple de carte « rayonnante » ; les noms des 48 *oboo*-bornes sont indiqués suivant les 48 directions. Seuls quelques montagnes et cours d'eau sont représentés. Les frontières avec les bannières voisines sont détaillées dans des textes longs.

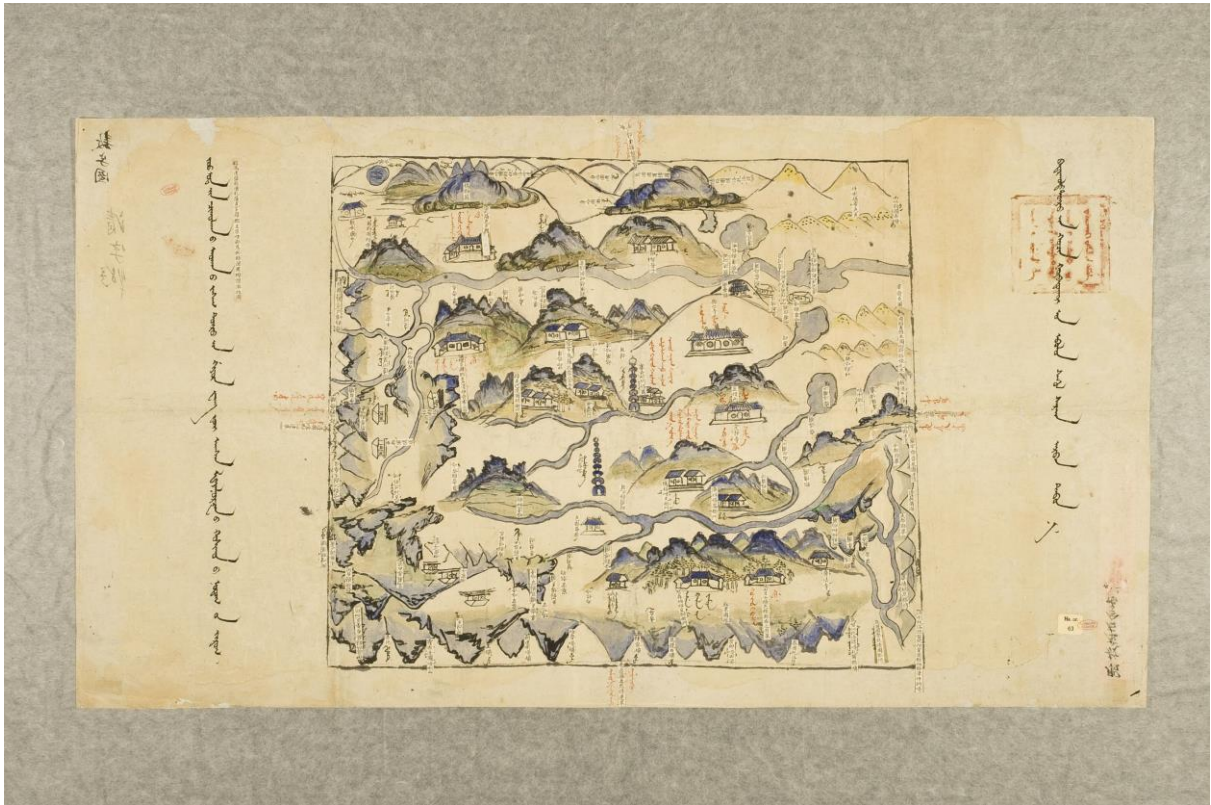
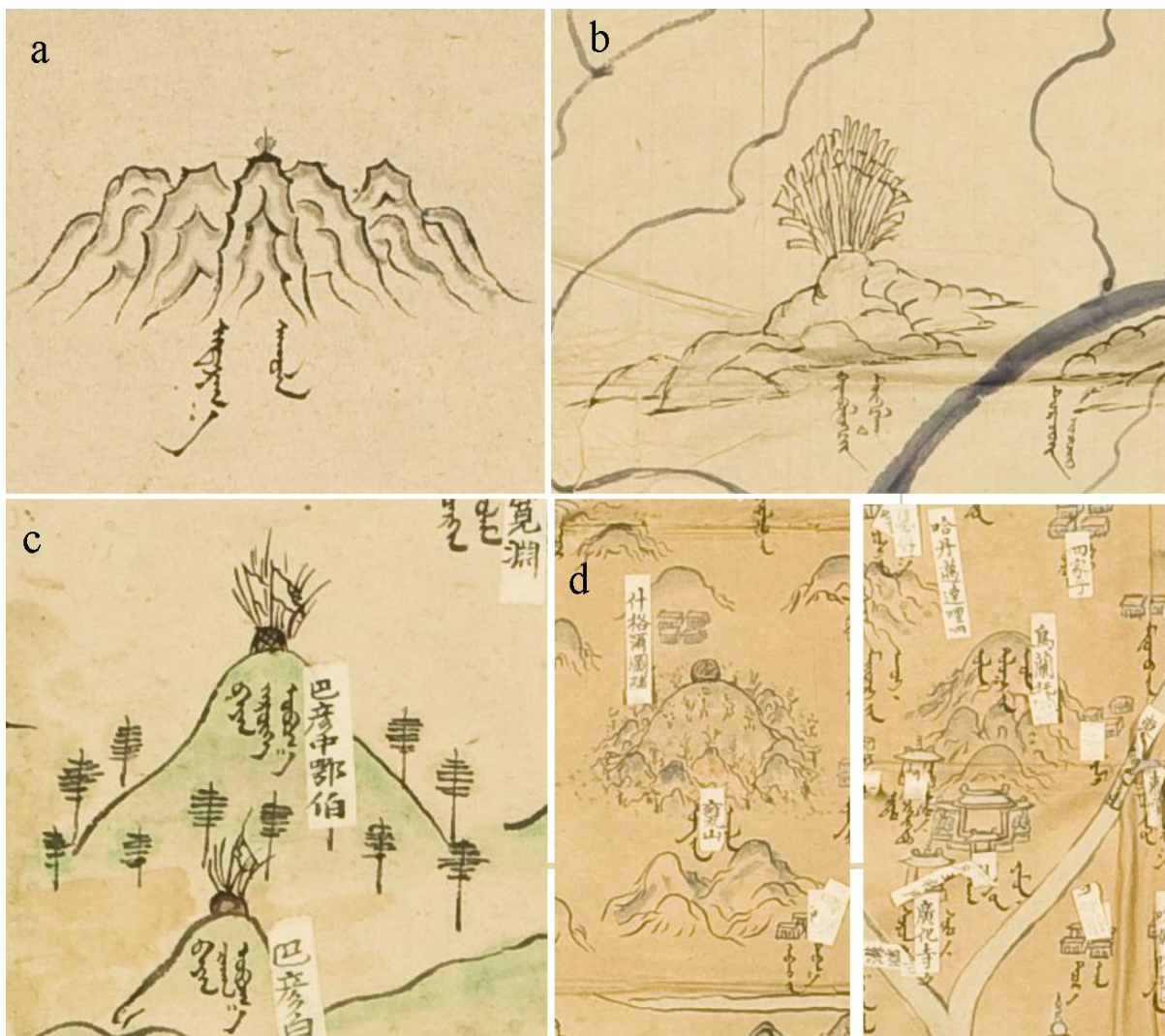
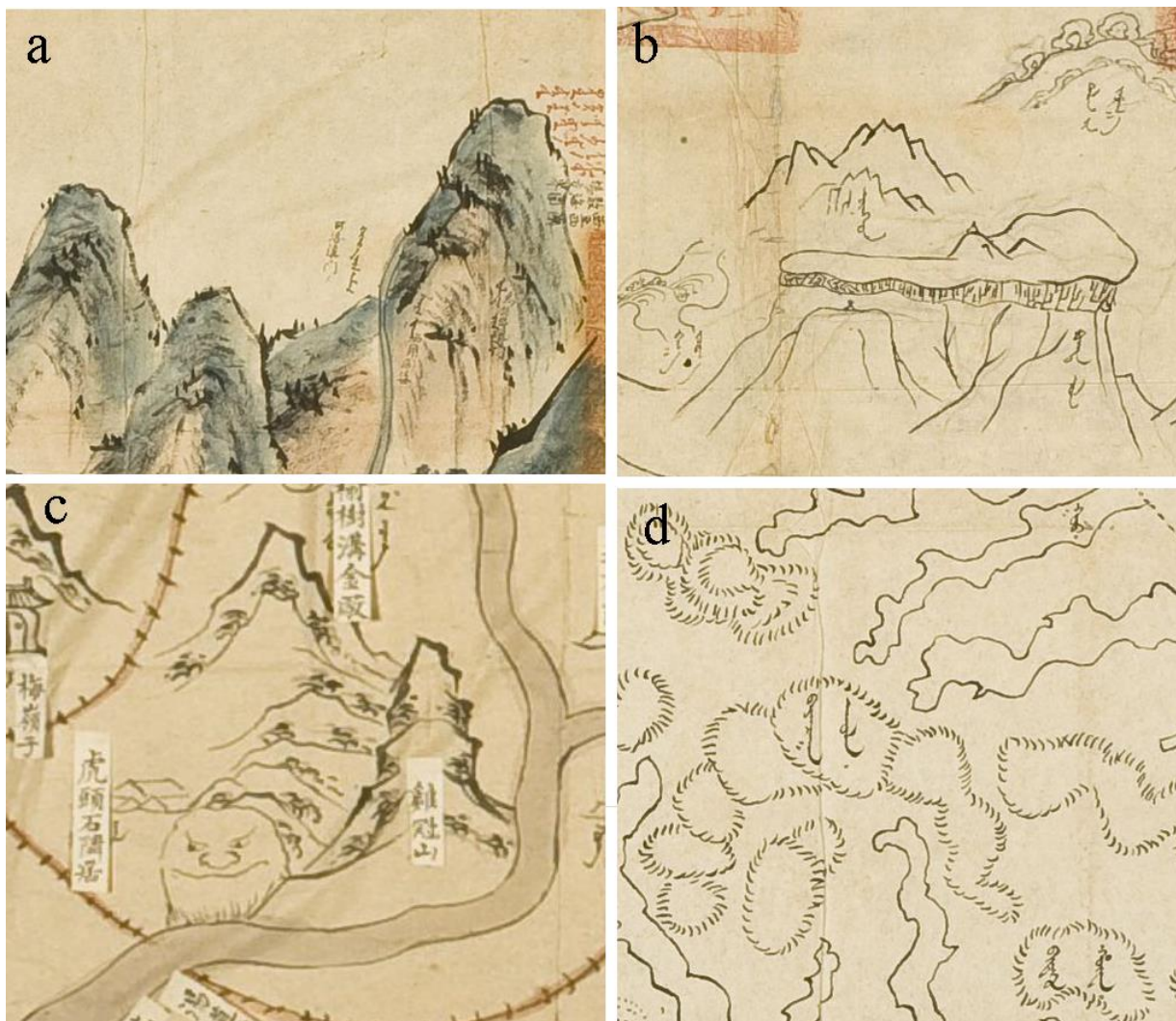


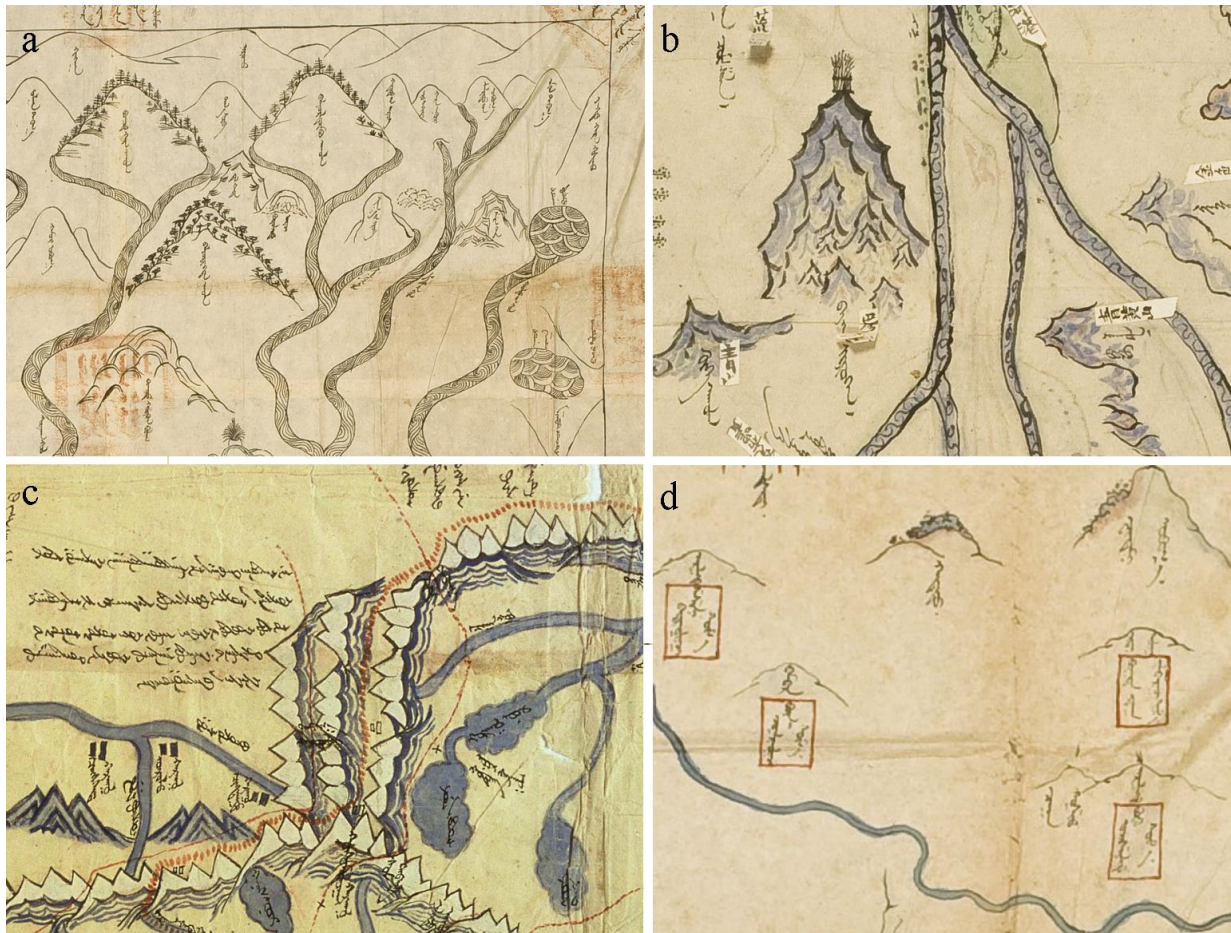
FIGURE 2. Carte des bannières droite et gauche de l'Aoqan, ligue Juu-uda, Mongolie-Intérieure, datée 1907, encre et couleurs sur papier, 63×112,5 cm, sceau en mongol et mandchou (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 63, cat. 799). La carte est en mongol avec des transcriptions ou traductions chinoises collées sur des petits rectangles blancs à côté ou par-dessus le mongol. Les points de vue sont multiples. La résidence du prince *jasay* est située en haut à gauche (le nord est en haut de la carte).



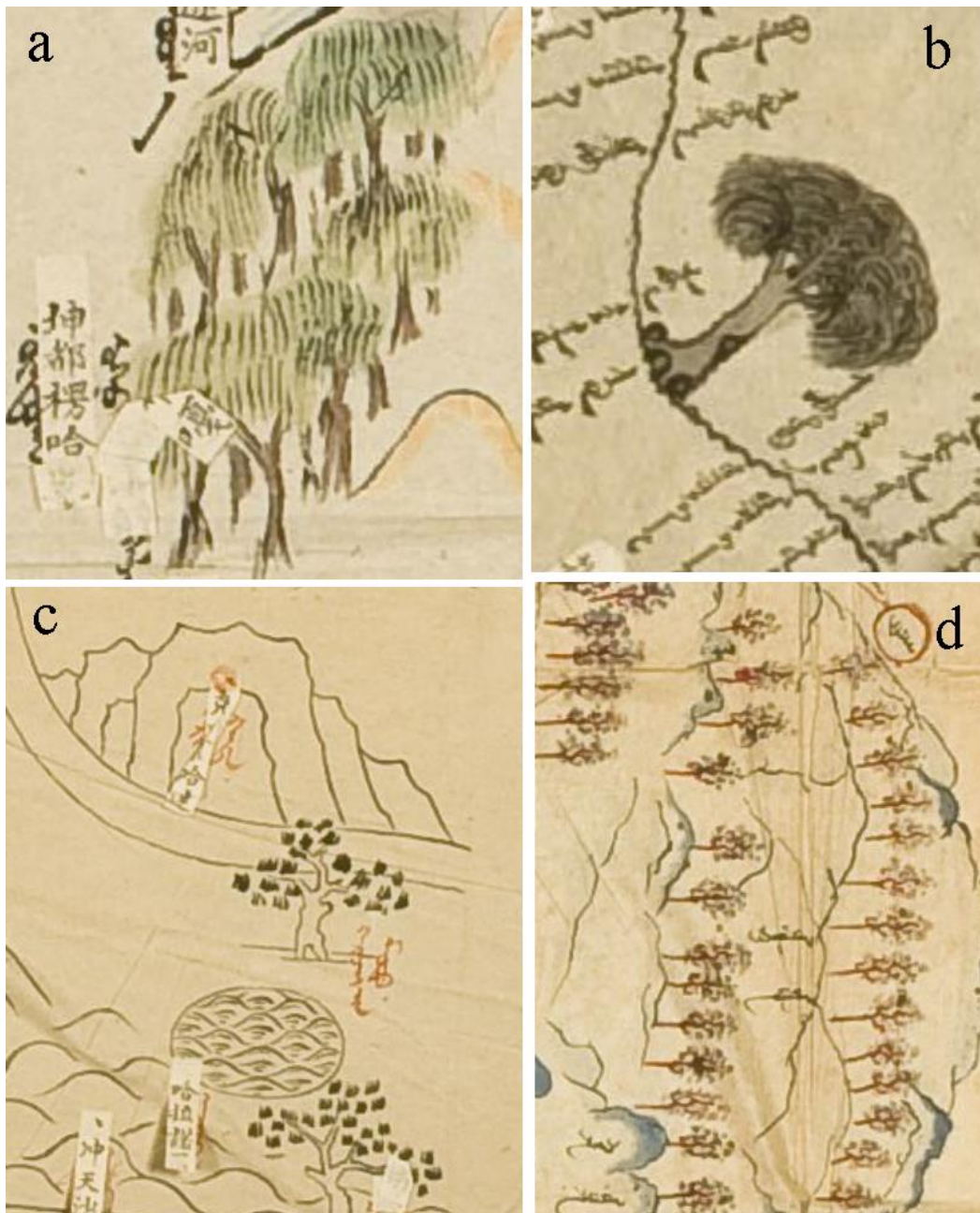
FIGURES 3. *Oboo* culturels au sommet de montagnes : **a.** carte de la bannière de droite des Abayanar, ligue Sili-yin γool, Mongolie-Intérieure, datée 1901 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 54, cat. 818) ; **b.** carte de la bannière ancienne des Toryuud, Xinjiang, région Ili, datée 1919 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 49, cat. 674) ; **c.** carte de la bannière de gauche des Tümed, ligue Josotu, Mongolie-Intérieure, datée 1907 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 23, cat. 793) ; **d.** carte de la bannière Kesigten, ligue Juu-uda, Mongolie-Intérieure, datée 1908 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 24, cat. 802).



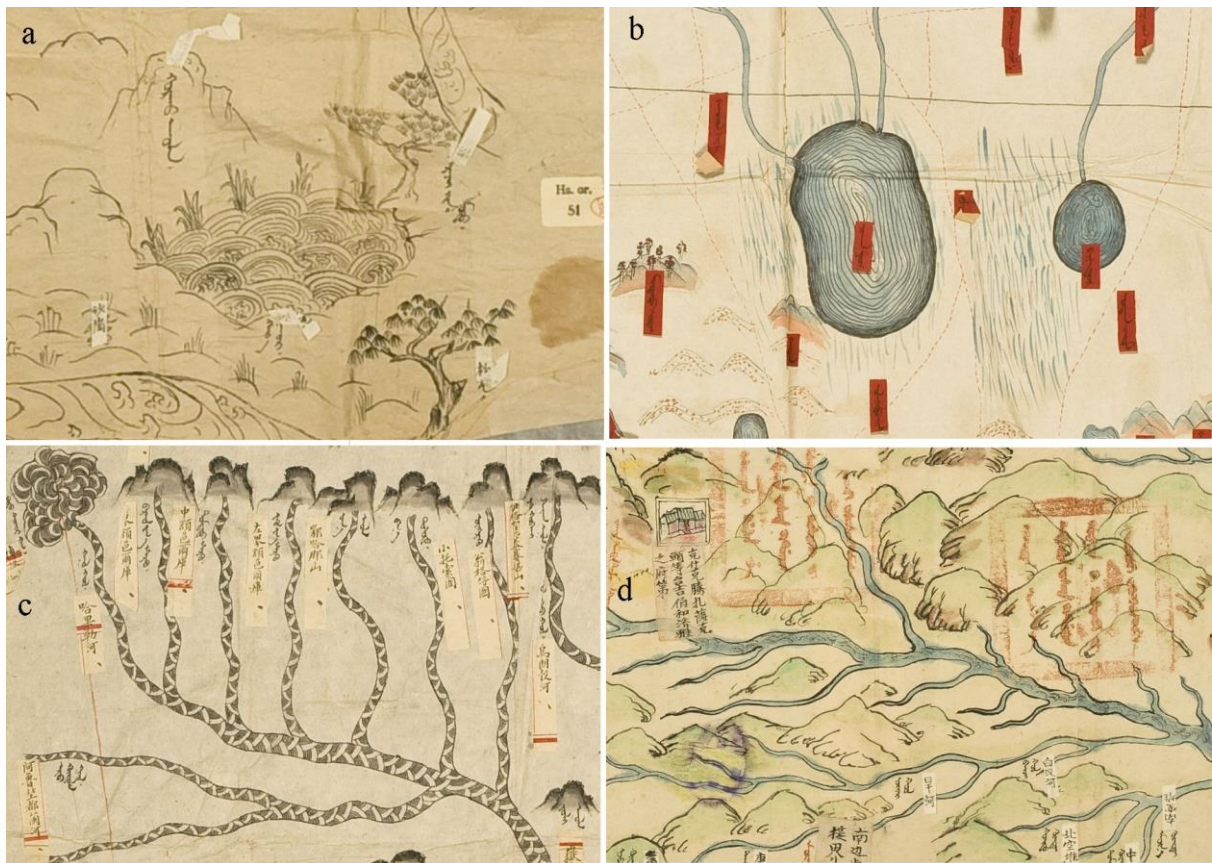
FIGURES 4. Montagnes : **a.** carte de la bannière de droite des Ongniyud, ligue Juu-uda, Mongolie-Intérieure, datée 1907 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 62, cat. 800) ; **b.** carte de la bannière de droite des Abaya, ligue Sili-yin yool, Mongolie-Intérieure, datée 1901 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 130, cat. 820) ; **c.** carte de la bannière de gauche des Qaracin, ligue Josotu, Mongolie-Intérieure, datée 1907 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 137, cat. 794) ; **d.** carte de la bannière Tangyud qalqa, ligue Josotu, datée 1919, Mongolie-Intérieure (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 65, cat. 792).



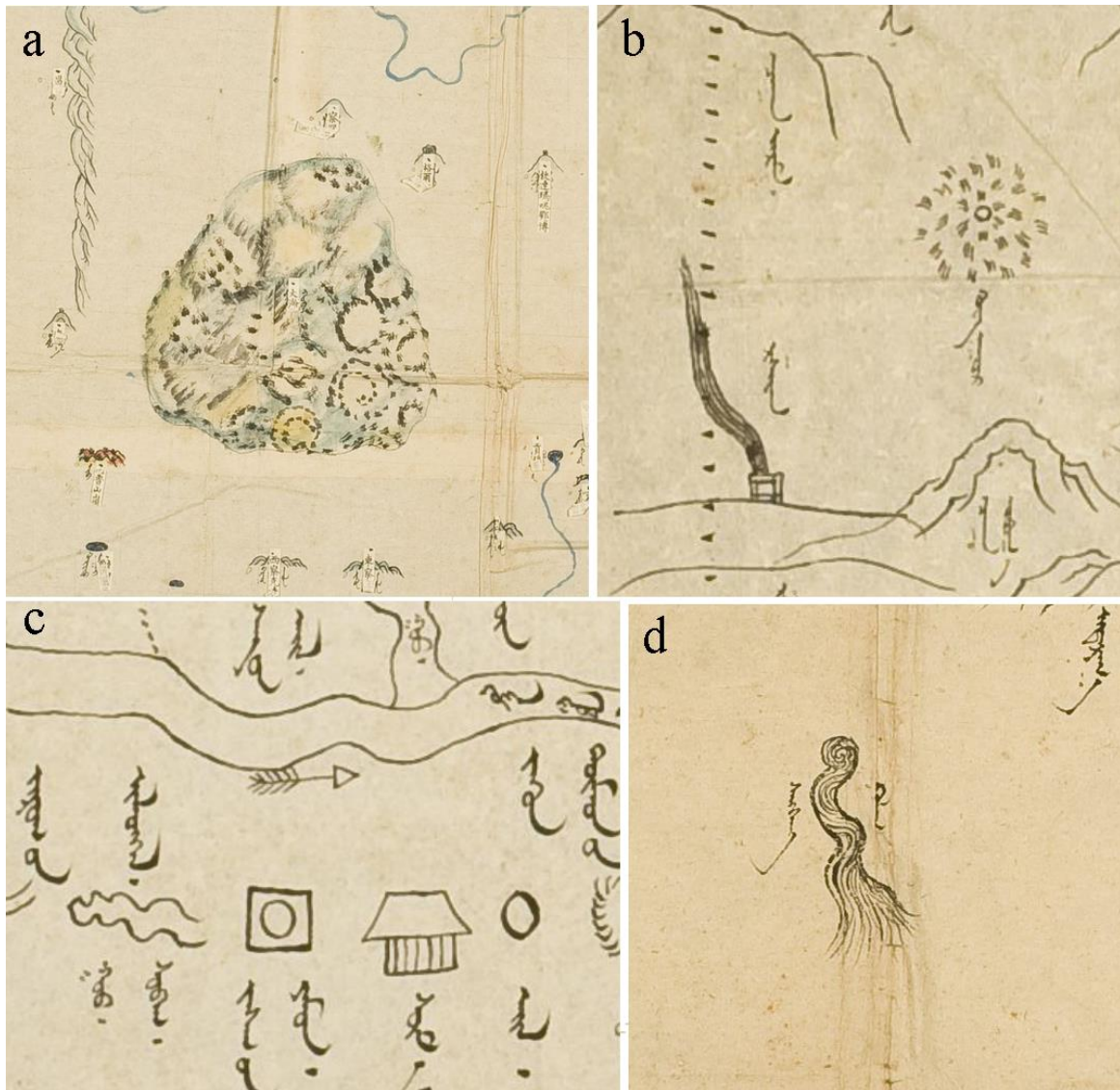
FIGURES 5. Montagnes : **a.** carte de la bannière de droite des Üjümücin, ligue Sili-yin γool, Mongolie-Intérieure, datée 1890 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 135, cat. 810) ; **b.** carte de la bannière des Toryuud de l'Ejin γool à l'ouest de la Mongolie-Intérieure (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 50, cat. 673) ; **c.** carte des sept bannières des Uriyangqai de l'Altai, datée 1928 (M016, Tokyo University of Foreign Studies) ; **d.** carte de la bannière de gauche des Üjümücin, ligue Sili-yin γool, Mongolie-Intérieure, datée 1901 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 55, cat. 807).



FIGURES 6. Arbres : **a.** carte de la bannière Naiman, ligue Juu-uda, Mongolie-Intérieure, datée 1907 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 64, cat. 798) ; **b.** carte de la bannière de gauche des Qorcin, aile du milieu (Darqan vang), ligue Jirim, Mongolie-Intérieure, datée 1908 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 43, cat. 788) ; **c.** carte des bannières gauche et droite des Bayarin, Mongolie-Intérieure, datée 1907 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 65, cat. 803) ; **d.** carte de la bannière de gauche des Üjümücin, ligue Sili-yin γool, Mongolie-Intérieure, datée 1901 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 55, cat. 807).



FIGURES 7. Rivières et lacs : **a.** carte des bannières gauche et droite des Bayarin, ligue Juu-uda, Mongolie-Intérieure, datée 1908 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 51, cat. 804) ; **b.** carte de la bannière Jasay des Ordos (ligue Yeke juu), Mongolie-Intérieure, (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 105, cat. 842) ; **c.** carte de la bannière de droite des Qorcin, aile du milieu (Tüsiyetü vang), ligue Jirim, Mongolie-Intérieure, datée 1908 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 126, cat. 787) ; **d.** carte de la bannière Kesigten, ligue Juu-uda, Mongolie-Intérieure, datée 1908 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 24, cat. 802).



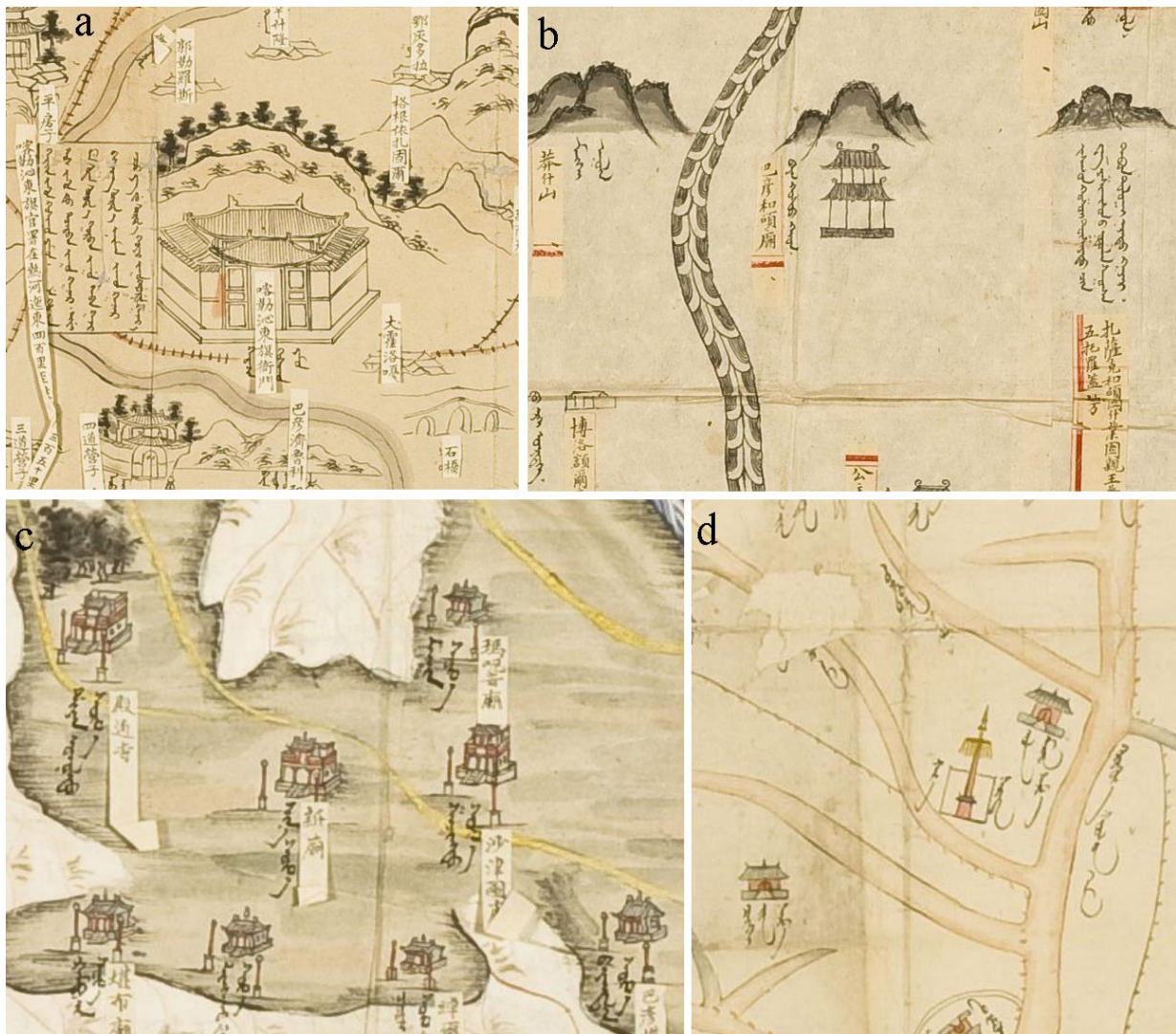
FIGURES 8. *Gobi*, sources et rivière : **a.** carte de la bannière Üjümücin, ligue Sili-yin γool, Mongolie-Intérieure, datée 1907 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 86, cat. 809) ; **b.** carte de la bannière droite des Qayucid, Mongolie-Intérieure, ligue Sili-yin γool, datée 1901 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 128, cat. 814) ; **c.** carte de la bannière des Tangyud qalqa, ligue Josotu, Mongolie-Intérieure, datée 1919 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 65, cat. 792) ; **d.** carte de la bannière droite des Abayanar, ligue Sili-yin γool, Mongolie-Intérieure, datée 1901 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 54, cat. 818).



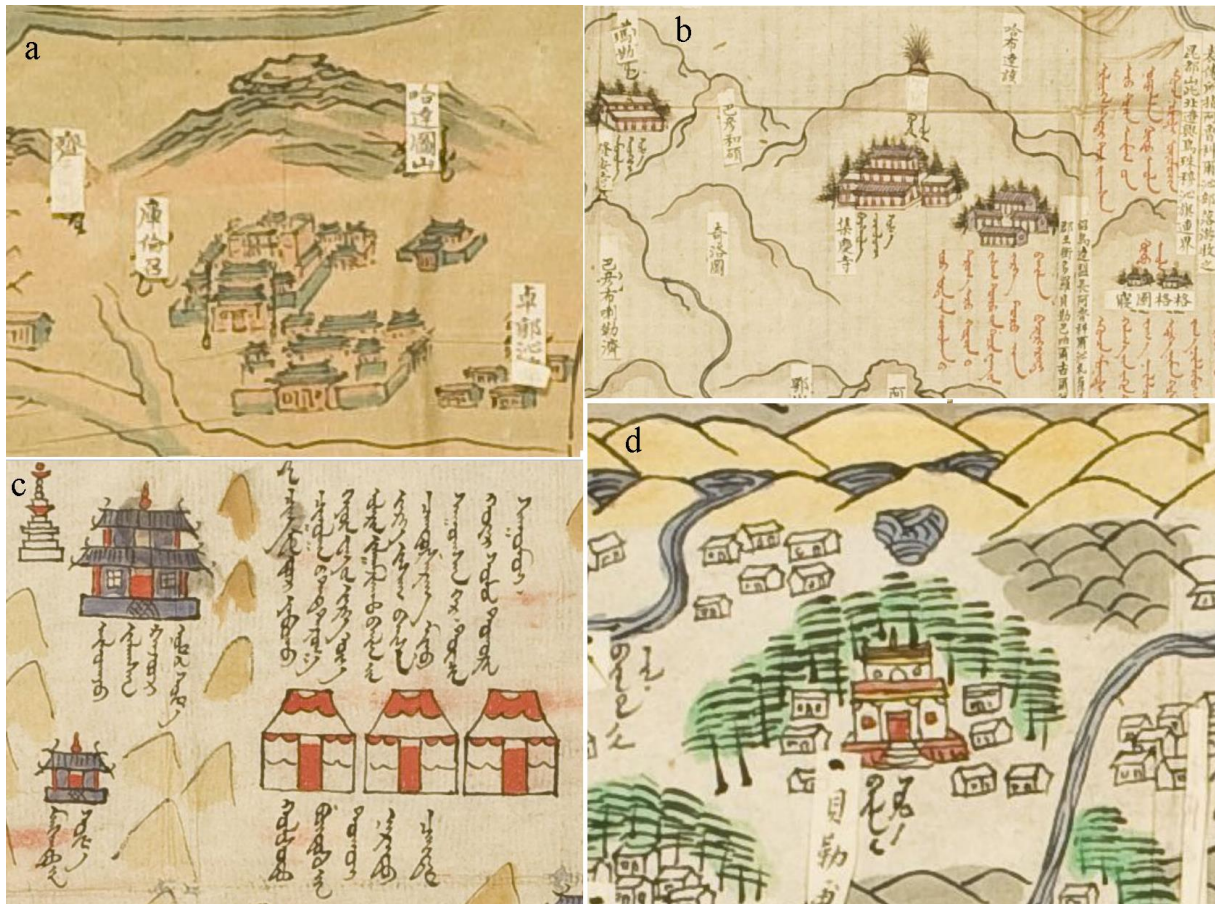
FIGURE 9. Détail de la carte de la bannière Qanggin, Ordos (ligue Yeke juu), Mongolie-Intérieure, datée 1911 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 20, cat. 853). Au centre, les trois yourtes de la résidence du prince *jasya*.



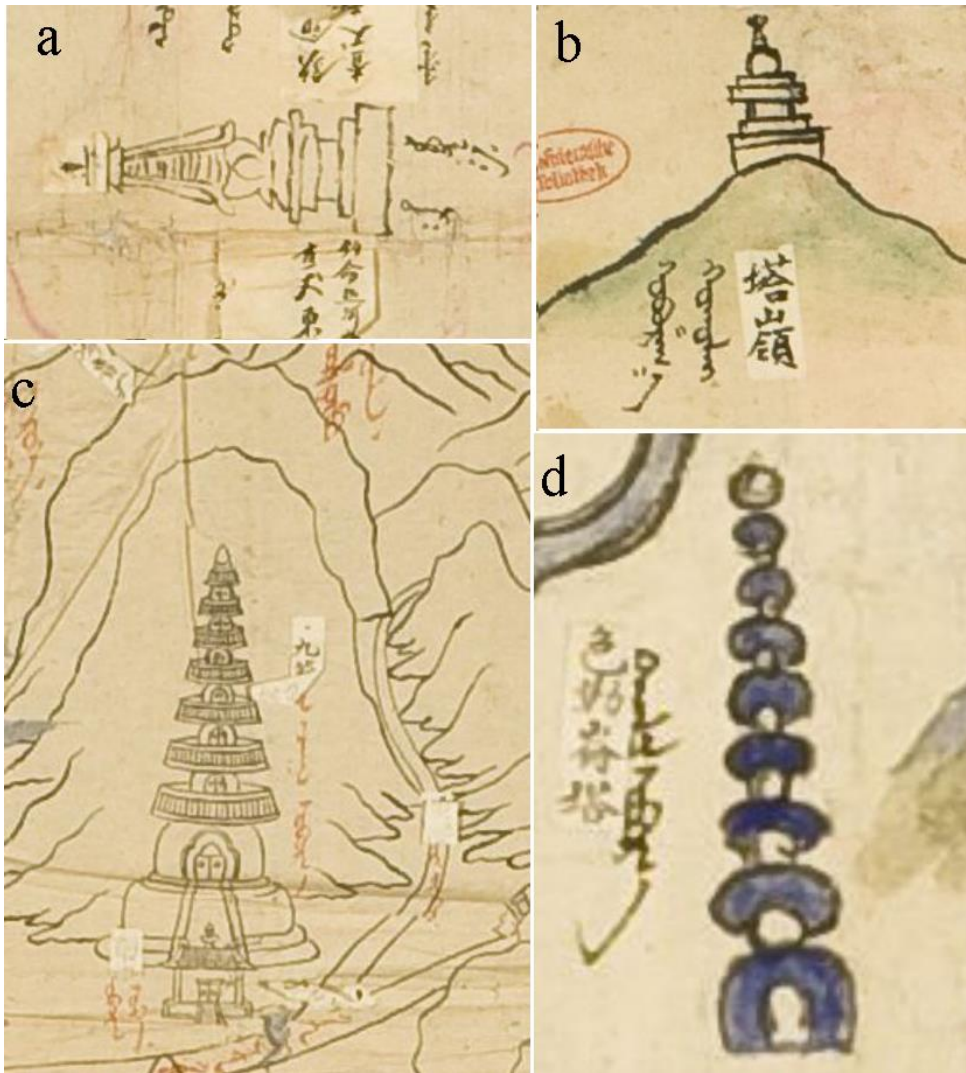
FIGURES 10. Villes, campements et villages : **a.** ville de Jianchang 建昌, carte de la bannière gauche des Qaracin, ligue Josotu, Mongolie-Intérieure, datée 1907 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 137, cat. 794) ; **b.** résidence du *jasay*, carte de la bannière Jasay, Ordos (ligue Yeke juu), Mongolie-Intérieure, datée 1910 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 125, cat. 844) ; **c.** ville d'Ulayan qada, carte de la bannière de droite des Ongniyud, ligue Juu-uda, Mongolie-Intérieure, datée 1907 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 62, cat. 800) ; **d.** carte de la bannière de gauche (Coqor) des Qalqa, ligue Juu-uda, Mongolie-Intérieure, datée 1907 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 25, cat. 797).



FIGURES 11. **a.** *Yamen*, carte de la bannière gauche des Qaracin, ligue Josotu, Mongolie-Intérieure, datée 1907 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 137, cat. 794) ; **b.** monastère, carte de la bannière droite des Qorcin, aile du milieu (Tüsiyetü vang), ligue Jirim, Mongolie-Intérieure, datée 1908 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 126, cat. 787) ; **c.** monastères, carte de la bannière Ongniyud, ligue Juu-uda, Mongolie-Intérieure, datée 1908 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 61, cat. 801) ; **d.** étendard noir, carte de la bannière Vang, Ordos (ligue Yeke juu), Mongolie-Intérieure, datée 1909 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 692, cat. 840).



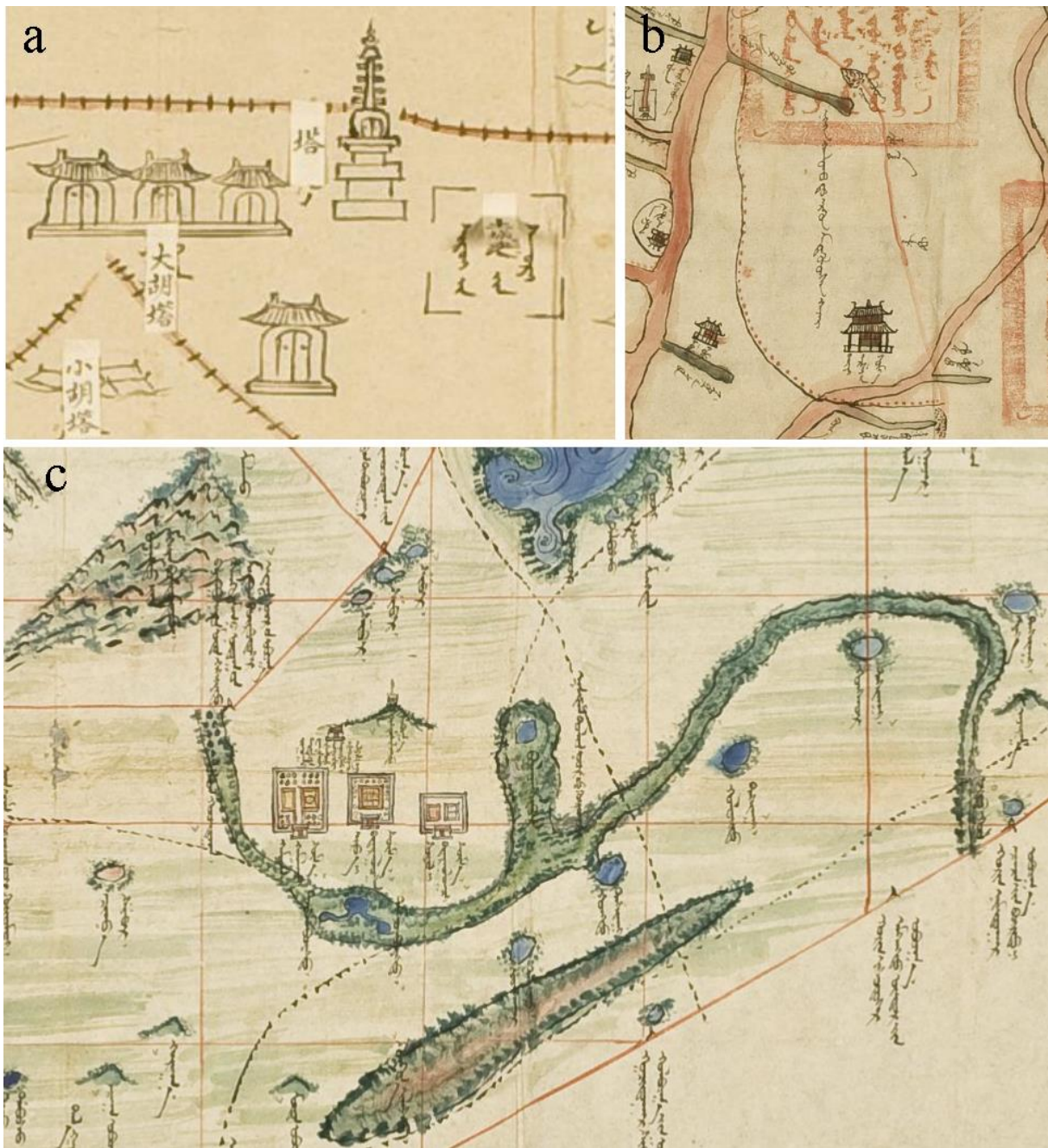
FIGURES 12. Monastères : **a.** monastère Xingyuansi, carte de la bannière Siregetü küriye, ligue Josotu, Mongolie-Intérieure, datée 1908 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 136, cat. 791) ; **b.** carte de la bannière Aruqorcin, ligue Juu-uda, Mongolie-Intérieure, datée 1908 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 253, cat. 805) ; **c.** carte de la bannière Üüsin, Ordos (ligue Yeke juu), Mongolie-Intérieure, datée 1910 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 14, cat. 847) ; **d.** carte de la bannière de gauche (Coqor) des Qalqa, ligue Juu-uda, Mongolie-Intérieure, datée 1907 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 25, cat. 797).



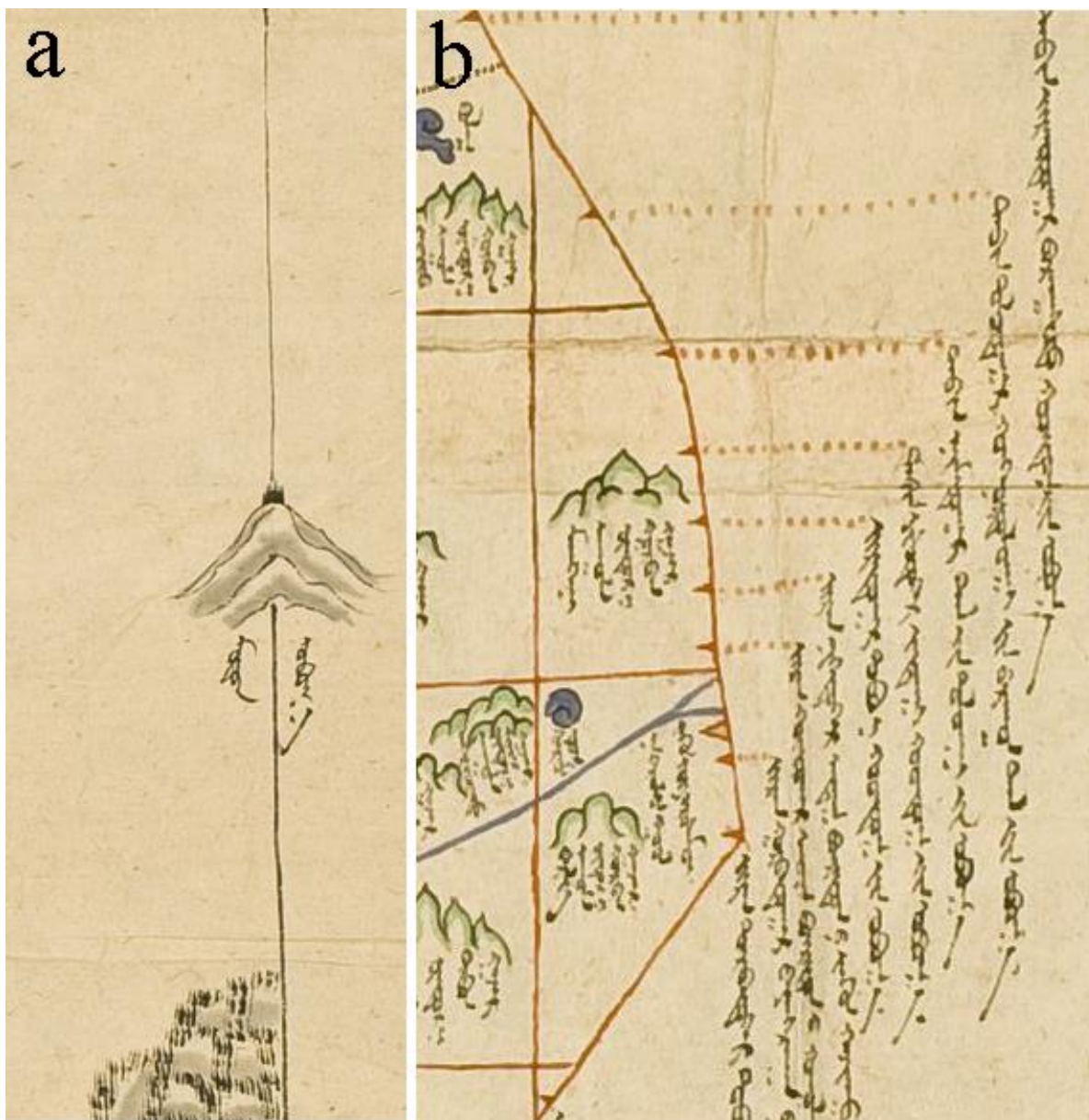
FIGURES 13 ; *Stūpa* : **a.** carte des bannières droite et gauche des Jarud, ligue Juu-uda, Mongolie-Intérieure, datée 1907/1919 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 106, cat. 806) ; **b.** carte de la bannière Kesigten, ligue Juu-uda, Mongolie-Intérieure, datée 1908 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 24, cat. 802) ; **c.** carte des bannières gauche et droite des Bayarin, ligue Juu-uda, Mongolie-Intérieure, datée 1907 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 65, cat. 803) ; **d.** carte des bannières droite et gauche de l’Aoqan, ligue du Juu-uda, Mongolie-Intérieure, datée 1907 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 63, cat. 799).



FIGURES 14. Murailles et palissades : **a.** Grande Muraille, carte de la bannière Jüngyar, Ordos (ligue Yeke juu), Mongolie-Intérieure (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 111, cat. 835) ; **b.** palissade de saules, carte de la bannière de gauche des Tümed, ligue Josotu, Mongolie-Intérieure, datée 1907 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 23, cat. 793) ; **c.** Grande Muraille, carte de la bannière Üusin, Ordos (ligue Yeke juu), Mongolie-Intérieure, datée 1909 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 109, cat. 846).



FIGURES. 15. Frontières : **a.** carte de la bannière de gauche des Qaracin, ligue Josotu, Mongolie-Intérieure, datée 1907 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 137, cat. 794) ; **b.** carte de la bannière Vang, Ordos (ligue Yeke juu), Mongolie-Intérieure, datée 1911 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 15, cat. 841) ; **c.** carte de la bannière de Dorjipalmu, *ayimay* Secen qan, Mongolie-Extérieure, datée 1907 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 13, cat. 775).



FIGURES 16. *Oboo*-bornes : **a.** carte de la bannière de gauche des Abaya et de la bannière de gauche des Abayanar, ligue Sili-yin γool, Mongolie-Intérieure, datée 1901 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 52, cat. 816) ; **b.** carte de la bannière de Namjildondubvangduyidorji, *ayimaγ* Secen qan, Mongolie-Extérieure, datée 1910 (Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, Orientabteilung, Hs. Or. 98, cat. 741).